

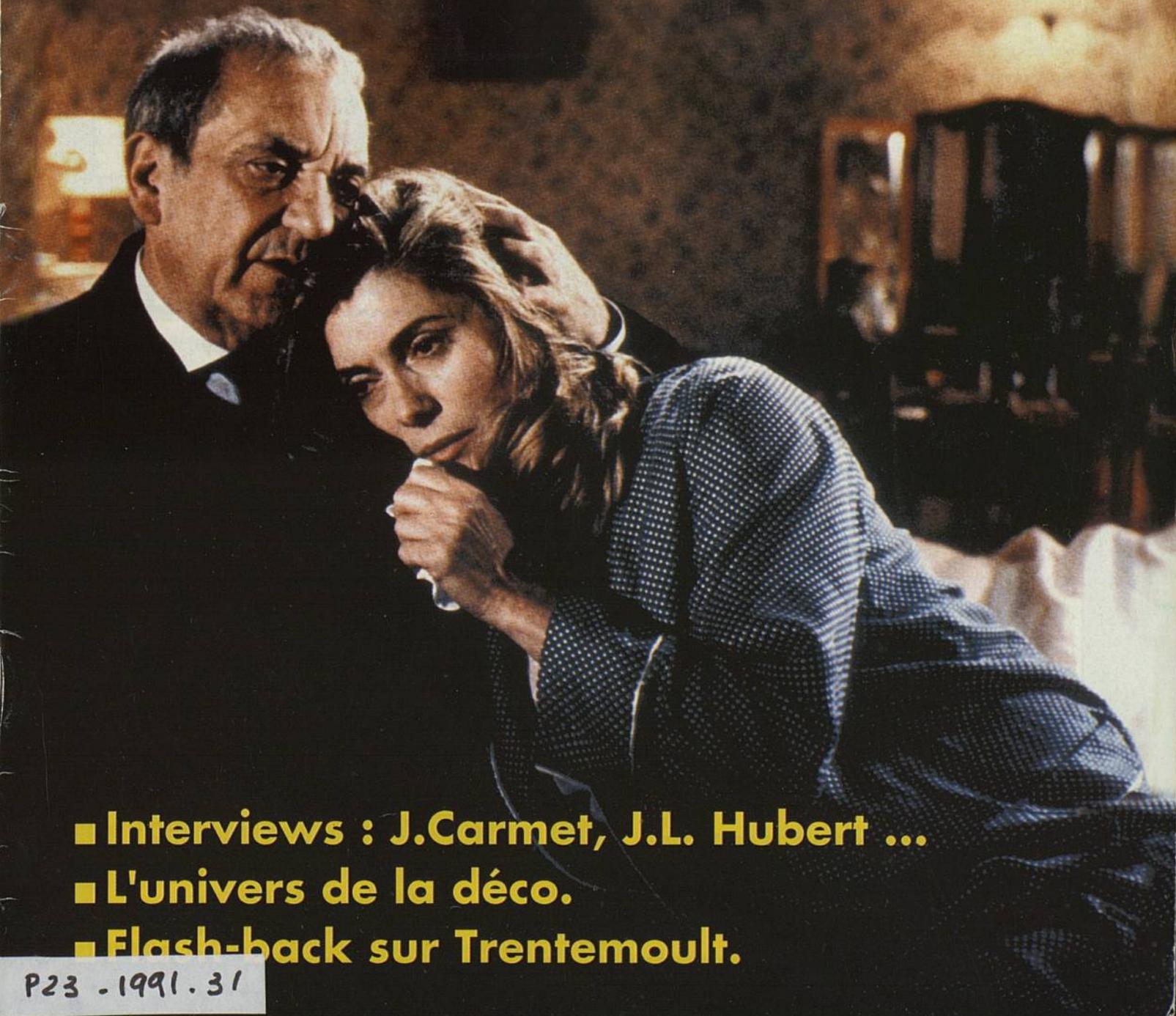
M A G A Z I N E

N°31
MAI 91
HORS SÉRIE

REFLEXE

LA REINE BLANCHE

Chronique d'un tournage



- Interviews : J.Carmet, J.L. Hubert ...
- L'univers de la déco.
- Flash-back sur Trentemoult.

P23 .1991.31



BÂTIMENT - GÉNIE CIVIL
OUVRAGES D'ART
CONSTRUCTIONS INDUSTRIELLES



Architectes : Du Crest et Villeneuve. Photo : G. Deniaud

SATEG CONSTRUCTION
Agence de Nantes : 10, rue Gaëtan-Rondeau
44200 NANTES - Tél. 40 35 52 00
DES HOMMES QUI ENTREPRENNENT



**BÂTIMENT
TRAVAUX PUBLICS**

Siège social :

6, rue Alain-Colas
B.P. 2099
44202 NANTES CEDEX 02
Tél. 40.48.18.19

Agences :

- Angers :
140, bd du Maréchal de Lattre de Tassigny
49000 ANGERS — Tél. 41.66.59.59
- Poitiers :
11, rue Marcel Paul
86000 POITIERS — Tél. 49.45.80.32



AGENCE RÉSEAUX

ÉLECTRICITÉ MT-BT-EP

Postes de transformation - Eau - Gaz -
Éclairage - Signalisation -
Vidéo communication - Télécommunication

46, rue du Moulin - 44120 VERTOU
Tél. 40.80.22.22 - Fax 40.80.22.44

AGENCE ÉNERGIE

ÉLECTRICITÉ

Industrielle - Bâtiment - Automatismes
Gestion technique centralisée

31, rue du Mortier-Vannerie - 44120 VERTOU
Tél. 40.80.14.14 - Fax 40.03.14.55

AGENCE TOLERIE - MÉCANIQUE - CHAUDRONNERIE

Matériels pour l'alimentation et l'industrie
Machines pour l'industrie

Moules et matériels préfabrication béton
46, rue du Mortier-Vannerie - 44120 VERTOU
Tél. 40.80.14.00 - Fax 40.34.34.97

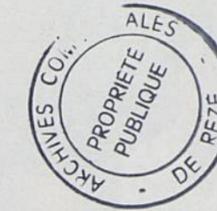
Agences : Vertou - La Roche/Yon - Cholet - Pornic - Sablé d'Olonne -
Fontenay-le-Comte - Angers - Saumur - Niort



PRODUITS BÉTON PRÉFABRIQUÉS

pour réseaux EDF, GDF, TELECOM,
Éclairage public, vidéo communication, divers...
Mobilier décoratif d'éclairage public

Z.I. de la Petite Meilleraie - 44840 LES SORINIÈRES - Tél. 40.32.24.24 - Fax 40.05.76.09



L'été dernier Trentemoult a vécu une animation exceptionnelle : le tournage d'un film. Cette aventure a réveillé un passé nostalgique : l'époque des roquios, du parfum des galettes, des kermesses, du carnaval... Événement d'autant plus remarquable qu'il était dirigé par un enfant du pays, Jean-Loup Hubert. En effet, le réalisateur du "Grand Chemin" a passé sa jeunesse à Rezé et ses parents y habitent toujours.

Le cinéma est l'art du rêve et Trentemoult évoque aussi le rêve de l'exotisme, du fleuve, de la mer, des voyages au long cours. Ce quartier — "véritable personnage du film" — comme l'explique son réalisateur — représente un patrimoine architectural, historique et touristique, très rare en milieu urbain. La Reine Blanche va nous aider à révéler ce patrimoine encore trop peu connu.

Le cinéma est un véhicule de l'imaginaire mais il est bâti sur une très grande rigueur. Pour avoir rencontré Jean-Loup Hubert, Catherine Deneuve



Le cinéma, les stars, les bateaux, Trentemoult l'exotique... : le rêve.

et Jean Carmet, j'ai d'abord été frappé, à les écouter, par la somme incroyable de travail et de stress que représente un film, tant pour les acteurs que pour les techniciens. Un tournage est un vaste mouvement d'horlogerie

où chacun doit scrupuleusement tenir son rôle, sinon toute la machine se grippe.

Et puis, le cinéma donne parfois au public une fausse idée des stars : inaccessibles ou superficielles. Pourtant, j'ai découvert chez les acteurs et les actrices qui travaillaient à Trentemoult des personnalités profondes. Ainsi je me souviendrai longtemps de la gentillesse discrète de Jean Carmet, de son professionnalisme et de son attention aux autres.

Aujourd'hui, les lumières des projecteurs se sont éteintes. Mais grâce à la Reine Blanche, je suis sûr que Trentemoult continuera à vivre dans l'imaginaire du public. Merci Monsieur Hubert de nous offrir ce rêve.

Jacques Floch
Député-Maire de Rezé

PAGES	
4 à 7	INTERVIEW Jean Carmet
9 - 10	CARNAVAL Souvenirs de chars
11 - 12	LA FRAICHEUR Un café en scène
13 à 17	INTERVIEW F. Duru, chef décorateur
18 - 19	DÉCOR Une Trentemousine au travail
20 - 21	HISTOIRE La saga de Trentemoult
23 - 25	TOURNAGE Une Reine et son film
26 - 27	FIGURANTS Acteur d'un jour
28 - 30	LE PROJECTIONNISTE Et le cinéma Saint-Paul
31 à 33	AMBIANCE Le tournage, les souvenirs
34 à 37	INTERVIEW Jean-Loup Hubert
38	COURT-MÉTRAGE L'Hôtel de Ville en vedette

REZÉ

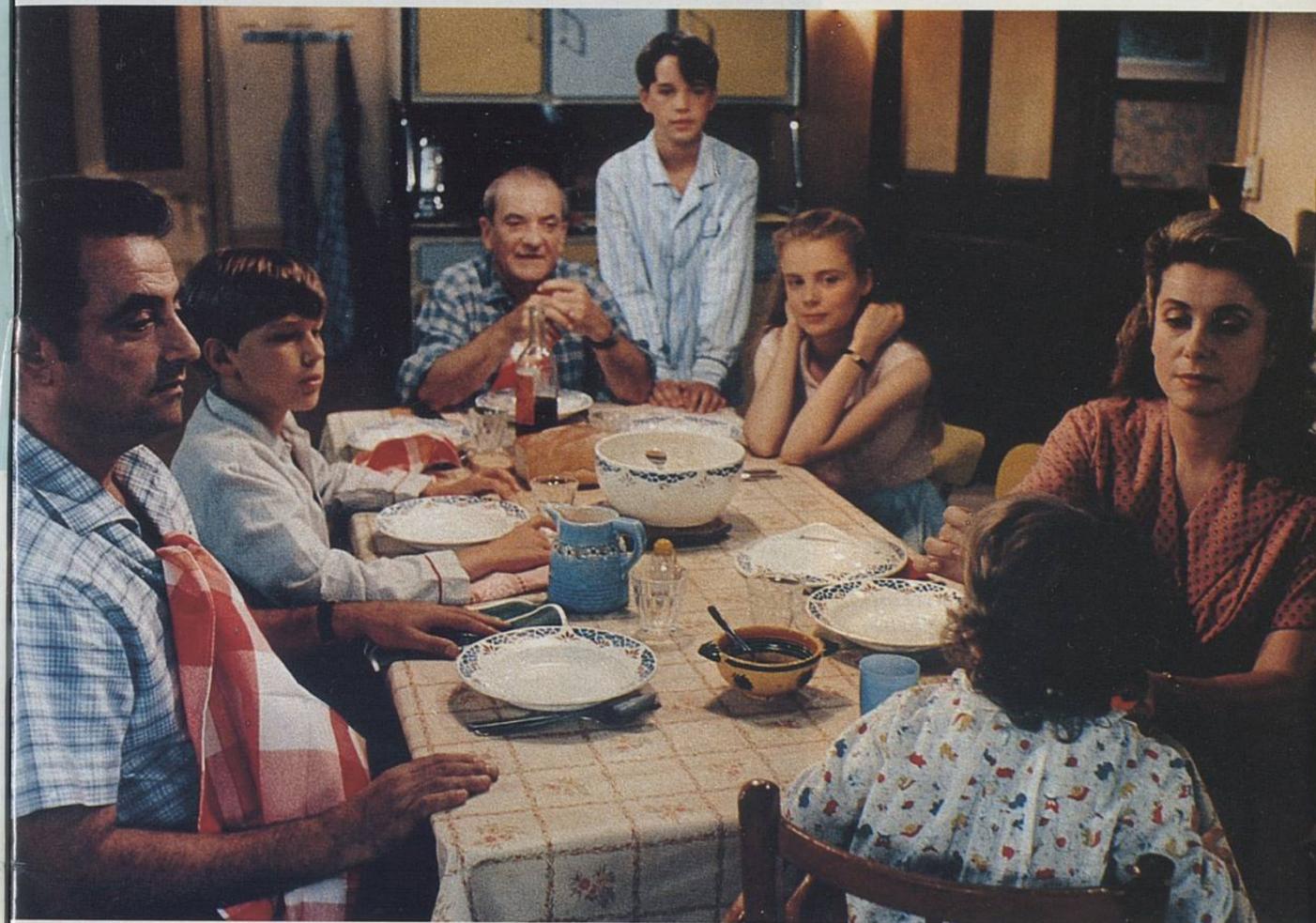
Rezé-Magazine est édité par l'Office municipal d'information de la ville de Rezé - Hôtel de Ville - BP 159 - 44403 Rezé cedex - 40 84 43 00
Tirage : 22 000 exemplaires
Gérant : Jacques Floch
Directeur de publication : Alain Guiné
Textes et secrétariat de rédaction : Jean-Yves Cochais et Jacques Lamy, Colette Bernard, Marceline Dudebout, Dominique Milbéo
Collaboration spéciale : Héléne Rabu
Photo : Bernard Prim (Plateau Reine Blanche), Philippe Ruault (architecture), Cyrille Cochein (portraits)
Couverture : Composition de Franck Léon sur une photo de Bernard Prim.
Remerciements à Mme Blanche Cartier, MM. Alain Depardieu et Jean-Claude Fleury pour l'autorisation de publication des photos de plateau de la Reine Blanche
Photocomposition : Brigitte Sauvage, Nathalie Hugotte
Maquette : Luc Renac 40 29 03 73
Impression : SNEP Nantes
Publicité : Agence Multi-Presses Nantes 40 89 40 65

BÂTIMENT - GÉNÉRALISTE
 QUALITÉ DES TRAVAUX
 INSTRUMENTS DE TRAVAIL
 PNEUS D'USINE

TROISIÈME PERSONNE

On ne présente pas Jean Carmet. Pourtant sait-on que cet immense acteur a fait du cabaret, du théâtre, du music-hall, du cirque et qu'il a attendu très longtemps la reconnaissance du public et de ses pairs ? A l'occasion du tournage de la Reine Blanche, Rezé-Magazine l'a rencontré dans sa caravane, installée place des Filets. Au menu de la conversation : Trentemoult, le métier et ses techniques, la critique, les souvenirs...

JEAN CARMET : L'INSTINCT DÉCISIF



«Je n'ai jamais eu une fille aussi distinguée que Catherine Deneuve».

R.M. : Le décor de Trentemoult vous inspire ?

■ J.C. : Evidemment. Le premier soir où j'étais à Rezé, Jean-Loup Hubert a voulu me faire visiter Trentemoult «by night». Nous nous sommes baladés dans les petites rues, sur le quai et j'ai été pris par le fantôme de mon personnage qui a certainement vécu ici. Spontanément, je me suis mis à marcher avec la démarche particulière que j'adopte dans le film.

R.M. : Et le style du village ?

■ J.C. : C'est un lieu terriblement fort. Quand on va chez les gens, les garnitures de bois, l'aménagement intérieur, la végétation sublime des jardins, tout rappelle la mer, les îles, l'exotisme. Le village ressemble à une casbah, avec ses ruelles où les gens pourraient correspondre par les toits. Il se passe toujours quelque chose au bord des fleuves. Je le sais, moi qui suis né au bord de la Loire.

R.M. : Quel est votre rôle dans la Reine Blanche ?

■ J.C. : J'incarne un personnage de plain-pied, un retraité. C'est un type vrai que j'ai croisé, qui existe. J'ai demandé à le jouer en charentaises car je suis pour la simplification des costumes ! Et puis les charentaises symbolisent l'homme à la retraite, attentif à son confort et qui a la paresse de se chauffer.

R.M. : Un rôle difficile ?

■ J.C. : Non mais il marque pour moi un retour dans un registre que j'avais abandonné au profit des traîtres, assassins et autres personnages très colorés. Il représente aussi une promotion : je n'ai jamais eu une fille aussi distinguée que Catherine Deneuve ! Mais de toute façon, je ne compose jamais : mon but c'est de faire croire.

R.M. : Avez-vous des critères précis pour choisir ou refuser un rôle ?

■ J.C. : C'est compliqué parce que je suis un très mauvais lecteur de scénario. J'ai

une imagination immédiate et je pars toujours sur des fausses pistes : j'interprète et je me fais une idée personnelle du texte qui souvent, n'a rien à voir avec ce qu'il dit en réalité ! C'est bizarre car cette «interprétation» est très contraire à l'idée que j'ai du métier d'acteur : quelqu'un qui doit arriver vide de tout sur un plateau, qui doit se laisser aller à la situation et à l'instinct pour prendre possession de l'espace.

Je me fie donc, pour choisir mes rôles, uniquement à ce que me raconte le metteur en scène. La qualité de son récit est décisive. Et puis, comme je suis un affectif, j'accorde une grande importance à mes partenaires : la présence d'un(e) ami(e) dans la distribution peut aussi me pousser à accepter un rôle.

R.M. : Vous semblez préférer jouer les «méchants» ?

■ J.C. : Je joue les vilains mais le public me perçoit comme un gentil ! Pourtant, j'ai incarné bien pire que Dupont-La-Joie :

▶▶▶ dans «les Ploufs» (1), j'ai tout de même assassiné 47 personnes, c'est pas mal ! Les méchants m'intéressent plus que les autres d'un point de vue professionnel : j'aime donner une chance à des personnages pervers pour les rendre moins noirs, leur donner un regard qui les fait communiquer avec le public, sans les excuser d'ailleurs. Et puis, il faut bien dire que la méchanceté est plus intéressante que la bonté, elle est plus complexe, plus excitante. La bonté est un état de grâce qui vous emmène droit au ciel avec une auréole. Elle n'a qu'un inconvénient : il n'y a rien à en dire et elle n'existe pas.

□ R.M. : La méchanceté correspond à un pari professionnel ?

■ J.C. : Plus qu'un pari : une hygiène. Jouer les méchants c'est une sudation, c'est expurger tout mon côté obscur, tous mes malaises. Je ne comprends d'ailleurs pas pourquoi certains acteurs suivent une psychanalyse alors que notre métier offre une analyse permanente...

□ R.M. : Comment donner une cohérence à des rôles qui se jouent dans la discontinuité avec de multiples scènes très courtes et étalées dans le temps ?

■ J.C. : D'abord par la rigueur qui est sans doute la qualité première des gens de cinéma. Ensuite par une disponibilité totale ; avant de jouer, je me vide complètement, je me fais taire : alors le personnage prend possession de moi, j'arrête de vivre pendant une poignée de secondes pour faire exister quelqu'un d'autre. Je dis toujours que le métier d'acteur conserve car toutes les minutes que l'on passe au service d'un personnage, on les économise dans sa propre vie.

□ R.M. : Vos partenaires influencent-ils votre jeu ?

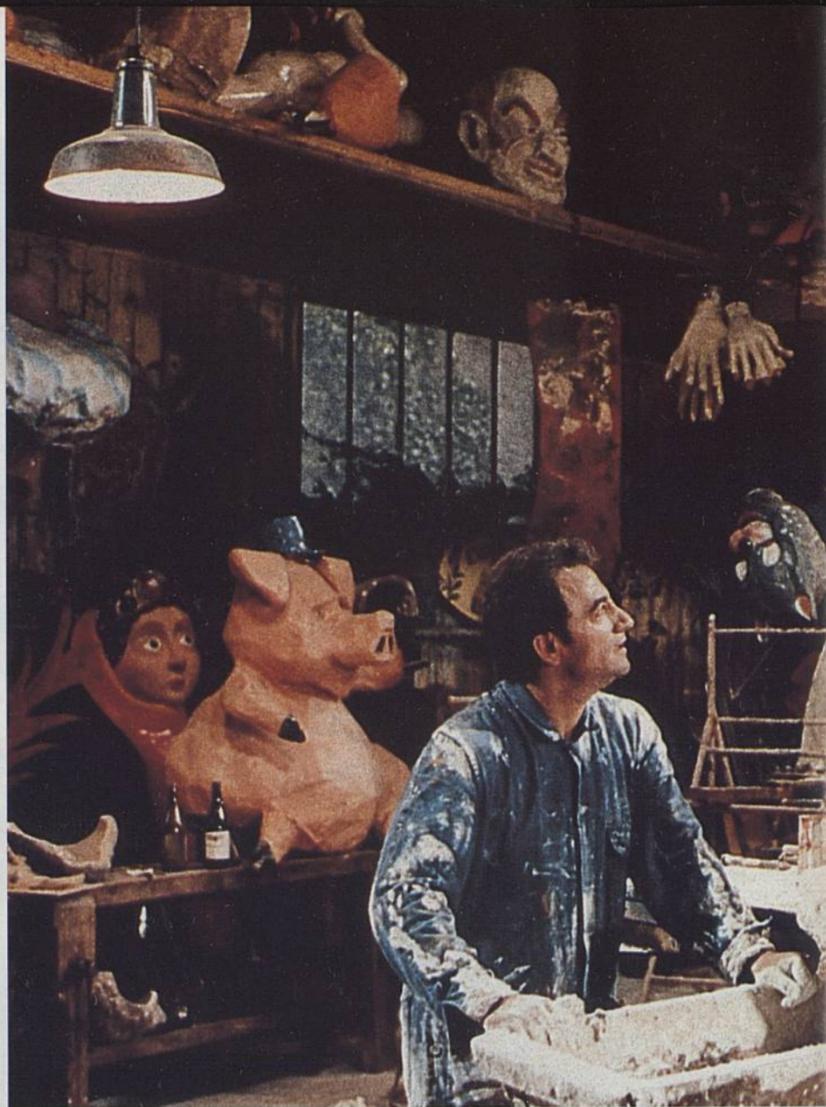
■ J.C. : Oui totalement. Je ne démarre jamais seul, j'écoute toujours les autres. Le climat du partenaire m'importe beaucoup et je n'ai jamais la volonté de m'en distinguer. Au contraire, je rentre dans son jeu et, par moment, je l'amène dans le mien. C'est l'art de créer une complicité en souplesse.

□ R.M. : Les rushes (2) modifient votre jeu ?

■ J.C. : Je ne les regarde jamais.

□ R.M. : Pourquoi ?

■ J.C. : Je m'abstiens par principe de tout esprit critique sur mon jeu à partir du moment où je suis sur un plateau : c'est le boulot du metteur en scène et il est le seul



«Le climat du partenaire m'importe beaucoup».

à détenir la globalité du film. Je lui fais donc totalement confiance aussi longtemps que dure le tournage.

□ R.M. : Etes-vous envahi par le doute pendant le tournage ?

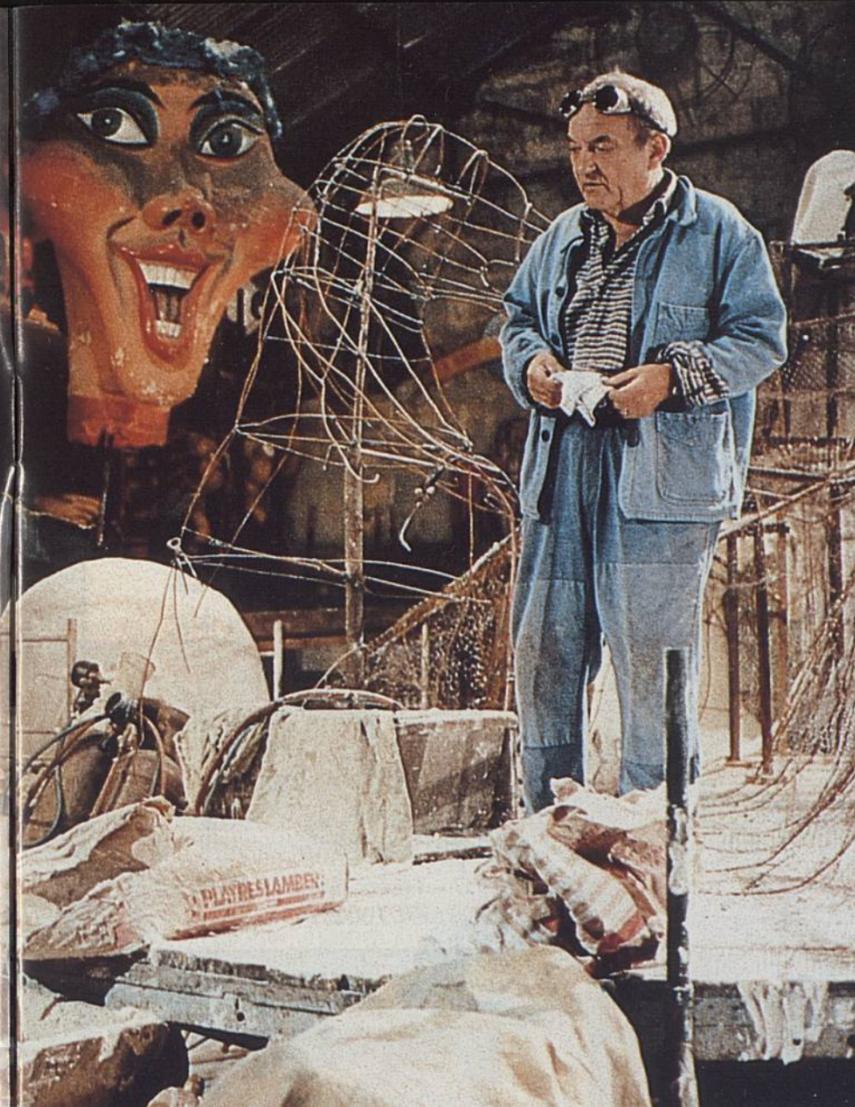
■ J.C. : Oui. Après la cinquième semaine, j'ai toujours des moments difficiles, je me pose des questions sur mes choix et je perds un peu les pédales. Ensuite vient le second souffle et les doutes passent.

□ R.M. : Travaillez-vous particulièrement certaines scènes ?

■ J.C. : Tout-à-fait. Je travaille d'ailleurs sur fiches. Un mois avant chaque tournage, j'écris tout le scénario sur des sortes d'anti-sèches où tout est inscrit : les répliques, les raccords etc. Je note même les scènes avec des étoiles, par ordre de difficulté. Ensuite, ces fiches me suivent partout et je les récite quand je fais mes courses, mon jogging. Elles m'accompagnent même sur le plateau.



«Je ne compose jamais, mont but c'est de faire croire».



□ R.M. : Après sa consécration, un acteur ne joue-t-il pas un peu toujours son propre personnage dans des rôles qui se ressemblent ?

■ J.C. : Un acteur n'est pas quelqu'un qui change. Malgré le maquillage et les costumes, il reste toujours le même. A mon avis, le plus grand acteur français c'est Michel Simon. Son jeu possédait une palette immense et dans chacun de ses rôles, il ne cessait de faire croire qu'il était quelqu'un d'autre. Pourtant, à chaque fois, tout le monde reconnaissait Michel Simon avec son physique, sa gueule, sa puissance...

□ R.M. : Quel jugement avez-vous de vos rôles passés ?

■ J.C. : Je n'ai pas un long passé d'acteur ; je suis même un jeune comédien puisque ma carrière a démarré il y a tout juste 15 ans avec Dupont-La-Joie. Je ne suis pas toujours satisfait de mon travail mais parfois, il m'arrive de revoir mes

films et de ne pas me reconnaître. C'est bon signe quand je me prends pour un autre. D'ailleurs, quand je tourne, je parle toujours de moi à la troisième personne.

□ R.M. : Les critiques de cinéma jouent-ils un rôle dans votre carrière ?

■ J.C. : Au début, je faisais du théâtre, du cabaret, du cirque, du music-hall, du cinéma mais personne ne s'intéressait vraiment à moi. Et puis, après le tournage de «Grand Blond», Jean-Louis Bory a fait mon éloge dans l'émission «Le Masque et la Plume» (3). Cet éloge a été un vrai délice. Du coup, les critiques ont été très vigilantes à mon égard. Télérama par exemple m'a suivi pas à pas, ne me loupant pas quand je faisais une ânerie mais n'hésitant pas non plus à complimenter mon travail même dans un film nul. Cette attitude positive m'a beaucoup aidé.

□ R.M. : Elle vous aide toujours ?

■ J.C. : Oui mais depuis quelque temps la situation se dégrade. J'aime jouer tous les quatre ou cinq ans des personnages pervers, désaxés, en dehors des normes. Le dernier en date est sans doute le plus beau de tous mes rôles : un travesti dans Miss Mona. Du coup, la critique m'attend au tournant en exigeant de moi une sorte de surenchère dans l'anormal qui m'inquiète. J'ai l'impression qu'on me demande des performances de plus en plus dingues, contraires à ma conception du métier : oui à l'escalade dans la qualité mais non à l'escalade dans l'extravagance.

□ R.M. : Quel est le plus beau compliment qu'on vous ait jamais fait ?

■ J.C. : Un jour, Jean-Charles Tachella (4) est allé voir Renoir, peu avant sa mort, aux Etats-Unis. J'avais déjà tourné avec Renoir dans «le Petit Théâtre» (un rôle de séducteur, eh oui) et dans «le Caporal Epingle». Il a dit à Jean-Charles : «je n'ai plus la force de faire du cinéma. Je ne fais plus des films que dans ma tête et tous ces films, je les tourne avec Carmet». C'est ce que j'ai entendu de plus beau sur moi.

(1) Feuilleton produit par la télévision québécoise.

(2) Les rushes sont des petits bouts de film que le metteur en scène et les acteurs visionnent pour vérifier leur travail.

(3) Célèbre émission de cinéma diffusée sur France-Inter.

(4) Réalisateur de films, notamment Cousin, Cousine, Le Pays Bleu, etc.



SOCIÉTÉ
D'EXPLOITATION
VERTAVIENNE
DE MATÉRIEL
TRAVAUX PUBLICS

SEV MA TP

S.A. au capital de 4 000 000 F

- TRAVAUX PUBLICS
- OUVRAGES D'ART
- TERRASSEMENTS
- DÉMOLITION
- LOCATION
- V.R.D.

44120 VERTOU
TÉL. 40 33 00 50
TÉLÉCOPIE 40 33 03 96



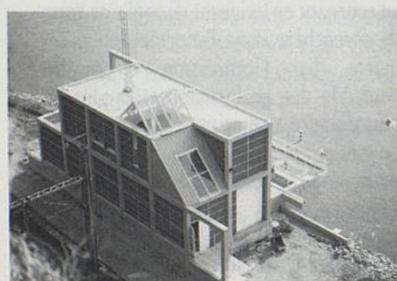
sade

Compagnie Générale de Travaux d'Hydraulique

TRAVAUX PUBLICS
ET PARTICULIERS
ADDUCTION ET DISTRIBUTION
D'EAU POTABLE
RÉSEAUX D'ASSAINISSEMENT
ENTRETIEN D'OUVRAGES D'ART
GÉNIE CIVIL
RÉSEAUX TÉLÉPHONIQUES
RÉSEAUX CABLÉS

CENTRE DE NANTES

4, rue du Coutelier (Z.I.L.) - C.P. 0202
44805 SAINT-HERBLAIN CEDEX
Tél. 40.92.19.17 - Télécopieur 49.92.00.20
Télex 700151



PRISE D'EAU EN LOIRE



GARE TGV



BROUSSAIS - OPHLM NANTES

Génie civil

*Equipements
publics*

Logements

Le Savoir Faire



9, rue Augustin-Fresnel - 44071 Nantes Cedex 03
Tél. : 40 93 07 77 - Télécopie : 40 50 18 65

LE ROI DU CARNAVAL



Michel et Gisèle Soulas.

« **M**on père était serrurier et Jean-Loup Hubert l'a fait plombier... » Ca lui est un peu égal en fait, à Michel Soulas. Ce n'est qu'un film, on peut bien broder sur ses souvenirs. « C'est vrai qu'il n'habitait pas loin de l'atelier... C'est vrai que M. Blandin avait un petit singe, et lui, il était vraiment plombier... » Qu'importe qu'on ait replacé l'atelier de son père à la Haute-Île. La serrurerie, c'est fini aussi pour Michel. Trop de souci.

Son dernier travail aura été de forger l'enseigne du débarcadère et les tonnelles de La Reine Blanche. On sent que la

cicatrice fait un peu mal. On ose à peine ouvrir la brèche du souvenir. Mais Gisèle est là qui sourit et la surface bourrue qui semblait l'envelopper s'efface sur une tendresse pudique. Et au mot « Mi-Carême », ses yeux s'illuminent, malicieux. Les souvenirs surgissent comme des effluves qu'ils s'offrent l'un à l'autre : « tu te souviens... » « Après la guerre, le premier carnaval, c'était à Trentemoult, pas à Nantes. Mon père en était l'instigateur. Il était responsable des carnavaliers. Quand ça s'est arrêté à Trentemoult, il a fait les chars pour Nantes. Son premier, c'était quand au fait ? En 50 ? Ca devait être

VIOLETTE IMPÉRIALE

Qu'est-ce que ça fait de voir le nom de son grand-oncle porté par Jean Carnet ? Qu'est-ce que ça fait de voir revivre un carnaval comme on n'en fait plus, avec des chars que son propre père aurait pu fabriquer, lui, le carnavalier le plus célèbre de Trentemoult ?

Michel Soulas et Gisèle, sa femme, se rappellent, entre rire et nostalgie, l'époque héroïque où tous les cœurs de Trentemoult battaient pour le carnaval. De « 20 000 lieux sous les mers » à « Sissi », les chars défilent dans leurs souvenirs. Et dans leurs trains, un parfum de bon temps : celui de la jeunesse et des amours...

« 20 000 lieux sous les mers »... Oui, « Rose-Marie », c'était en 57... Va donc chercher les photos, Gisèle... »

ROBE PARME

Ils réveillent les souvenirs dans les albums aux photos rieuses : « Les Amants de Venise », grand prix d'honneur de la Mi-Carême ! Pour faire un char, ça demandait six mois-un an. On montait un bâtiment spécial avec une bâche. C'est mon père qui choisissait le thème. Toujours un thème d'opérette. Il allait au Châtelet et à Mogador pour trouver ses inspirations... »

C'était le temps des bénévoles : une dizaine y consacrait tous leurs week-ends, par tous les temps, même sous la neige, comme en rit encore Gisèle : « je me souviens, je vous apportais du vin chaud ! » Michel aussi se rappelle ces hivers où « on faisait chauffer de l'eau pour faire le plâtre ». C'était le temps où les ossatures des chars étaient en bois et en ferraille, recouvertes d'un grillage sur lequel on appliquait « des bouts de sacs à patate trempés dans le plâtre ».

Mais les rires faisaient oublier les rigueurs et le temps partagé faisait fleurir bien des amours : « mon beau-père, il en a provoqué des mariages, sans le vouloir... » Et qu'ils étaient beaux ces chars, soignés jusqu'au bout des gants : « tous les costumes, c'est ma grand-mère qui les taillait, et pour plus de cent personnes ! Elle faisait les chapeaux, les robes à cerceaux, les

gants... Tiens, voici «Violette impériale», commente Michel, les yeux attendris sur une photo. «C'est celui qui a eu le plus de succès», précise Gisèle. «Toutes ces filles en robe parme... Les hommes quittaient le bras de leur femme pour aller les voir !»

REINE NOIRE

Et quelle ambiance à Trentemoult, quand les chars de la Mi-Carême étaient prêts... ou presque. «Quelquefois ils n'étaient pas terminés le jeudi midi, comme «Violette impériale», mais personne ne l'a vu... C'était une fête pour la

population... Et puis le père a arrêté en 1961. Avec «Sissi», Trentemoult disait adieu à ses carnavaliers. «La Reine Blanche» a réveillé cette jeunesse : «de voir tout ce monde, c'était dingue ! Pour nous, c'était le bon temps, mince...» L'ont-ils connue, cette reine blanche, la vraie, Mireille Josepho ? «Eh oui, je l'ai connue. C'était une copine de la soeur de Jean-Loup Hubert. Ça a été un évènement, en 58, parce que c'était la première reine noire. Elle était belle et décontractée... Elle avait pas la langue dans sa poche ! Non, l'actrice ne lui ressemble pas, mais elle est quand même très mignonne...»

Et le film ? Tout ce dont Michel se souvient, c'est qu'il travaillait tard, le soir. «Rappelle-toi», lui dit Gisèle, «quand il fallait cacher les bateaux... Il y avait des cheminées à souder, des caches à fabriquer...» «Ils n'ont même pas servi», soupire Michel. Mais qu'importe après tout. Les quelques années qu'il lui reste à travailler, ce sera à autre chose, pour quelqu'un d'autre. Il n'y aura plus d'atelier Soulas à Trentemoult, mais il y aura encore des Soulas à vivre dans «cet Etat dans l'Etat», où l'on ne remplit plus comme dans le temps «des lessiveuses de civiles», mais où il fait si bon s'aimer.



Scène de carnaval à Nantes avec Jean Carmet sur le tracteur.

LA «FRAICHEUR» ENTRE EN SCÈNE



Simone Delecrain devant la fresque du jeu de boules.

Aujourd'hui, Madame Simone a la vedette. Pendant le tournage, c'était plutôt son café. Pas celui où elle est née en 1929, mais presque, puisqu'il était juste à côté et qu'il avait déjà le beau nom de «Fraîcheur». Celui-là, qu'elle bichonne seule depuis la mort de sa mère, ça fait cinquante quatre ans qu'elle l'aime. Mais la Haute-Île n'est plus ce qu'elle était, et elle l'aurait abandonnée si «La Reine Blanche» n'était venue comme une fée lui titiller l'espoir.

«On vient pour voir votre jeu de boules. Vous avez entendu parler du «Grand Chemin» ? «Oui», j'ai répondu, «à la télé, c'était très bien». Ils m'ont annoncé que leur film ferait travailler tout le monde».

Tout le monde... Mais elle ? Alors, quand elle apprend que quelques séquences se tourneront au café de la Fraîcheur, sa méfiance pour le projet s'envole : «je ne savais plus si je devais rire ou pleurer... C'est ma mère et moi qui avons fait tout ça... Vous pouvez pas vous imaginer ce que ça m'a émue. Alors, j'ai accepté. J'ai bien fait, ce sera un souvenir inoubliable. Je m'en souviendrai toute ma vie». Une

dizaine de va-et-vient, un mitraillage de photos. Madame Simone s'impatiente. Enfin, elle signe un contrat.

FRESQUE

«C'est alors qu'ils m'ont dit : ou on bricole un décor pour le tournage, ou on réalise quelque chose de bien, et vous le garderez. Ça rendra hommage à la ville de

MADAME SIMONE

Des rosiers, un perron : le café de la Fraîcheur a un petit air «rendez-vous d'amis». Rien de sophistiqué, juste pimpant et clair, fenêtres sur Loire. Le fleuve coule en bordure du jardin qui invite sans façon et sans plates-bandes à la joie du plein air ombragé. Ça sent la guinguette d'enfance, avec des envolées de rire sous la tonnelle, peut-être une balançoire et la voix des hommes s'élevant sur le roulement assourdi des boules. Image volatile, échos depuis longtemps disparus ?

Un coup de caméra magique a-t-il réveillé cette fraîcheur qui s'étiolait dans la Haute-Île ? Mme Delecrain l'espère. «La Reine Blanche», qui a fait revivre sa tonnelle et son jeu de boules, réussira-t-elle à réenchanter son café ? Elle aura en tout cas réinsufflé du bonheur à celle que tout le monde appelle «Madame Simone».

Rezé et à Trentemoult. C'est comme ça qu'ils ont peint une fresque sur le mur du jeu de boules». Heureuse et fière, elle fait le tour du propriétaire, pointant du doigt le Pont Transbordeur. «Et puis, regardez, c'est signé : Gédéon 90. J'ai insisté... Bien sûr, il l'ont un peu vieillie pour faire plus vraie», dit-elle, en considérant le port de Nantes qui court gaiement sur le mur. Puis, avec une résignation qu'elle voudrait enjouée, elle regarde les grosses boules de bois inertes et la piste curve muette depuis longtemps : «le jeu de boules est couvert depuis 1955... On a eu de 35 à 40 joueurs... Ils sont tous morts. Tout ça, c'est fini...»

Séquence au café de la Fraîcheur.





La scène du jeu de boules.

Dehors, la tonnelle n'a plus que ses armatures. Dommage : «ils l'ont refaite, mais c'était des paillons et ça devenait dégoûtant !» commente Madame Simone. C'est qu'elle aime que ce soit nickel : de retour dans la grande salle qui surplombe la Loire, on s'en aperçoit. Tout est net, mais vivant, habité de sa gouaille. Dommage qu'elle n'ait pas tenu le rôle de la tenancière dans le film : «j'étais reléguée dans l'escalier de la cave, mais les appareils m'empêchaient de voir. Dès 8 h et demie, ça grouillait comme des fourmis. Et puis je mangeais à n'importe quelle heure...»

CARILLON

«Ils m'avaient payée convenablement et ils étaient chez eux...» Mais Madame Simone n'en pense pas moins : «Tout d'un coup, je vais dans la cave, et je les vois virer les anciennes tables en bois. Vous me l'auriez dit, j'aurais donné un coup de chiffon dessus, quand même ! Ils

ont même remonté de la cave une vieille cuisinière qui date de Mathusalem... Ils en pincent vraiment pour les vieilles choses... Dans «Le Grand Chemin» il y a des anciennes cuisinières aussi. Il n'y a que les chaises qu'ils ont gardées. La pompe à bière, j'ai dû la démonter...»

L'air d'un carillon vient ponctuer sa confidence : «ils l'ont enregistré, toutes les heures, les demies et les quarts... C'est mon carillon qui va sonner dans le générique. Enfin, c'est ce qu'ils m'ont dit...» Elle ne sait pas que croire, Madame Simone. C'est comme si tout était devenu possible. «J'aurais jamais cru qu'on aurait fait du cinéma chez moi. La scène des hommes, au jeu de boules ; et puis là, dans la salle... Quatre jours de tournage en tout. Madame Hubert m'a dit : vous verrez du monde... C'est vrai que ça m'a fait rencontrer des gens que je ne connaissais pas. Et ils reviennent. Et je revois d'anciens clients en retraite...»

Du tournage, Madame Simone n'a

presque rien vu : «je n'allais quand même pas bâcler mes clients...» Mais si elle affiche un tantinet d'indifférence, son petit sourire de contentement ne trompe pas : «j'étais accostée de partout à Trentemoult... Ah ben alors, on va tourner chez vous ? Ils sont gentils ?» Etaient-ils gentils ? On lui sent une petite tendresse pour «les hommes».

«La Reine Blanche», pour Madame Simone, c'est le souvenir d'une tornade. «Ca grouillait de partout», répète-telle. «C'est pas croyable, y'a des habilleuses... C'est encore pire que Royal de Luxe !» Les comédiens de la troupe nantaise ont en effet élu le café de la Fraîcheur, depuis quelques mois, comme quartier général entre deux répétitions. Elle en est toute excitée mais veut tenir sa langue parce qu'ils sont là : «Madame Simone, un double grog s'il vous plaît !» La comète cinéma passée, le café de la Fraîcheur n'a pas fini de rire avec la galaxie théâtre. Beau printemps, Madame Simone.

L'ART DE LA DÉCO



L'embarcadere des Roquios.

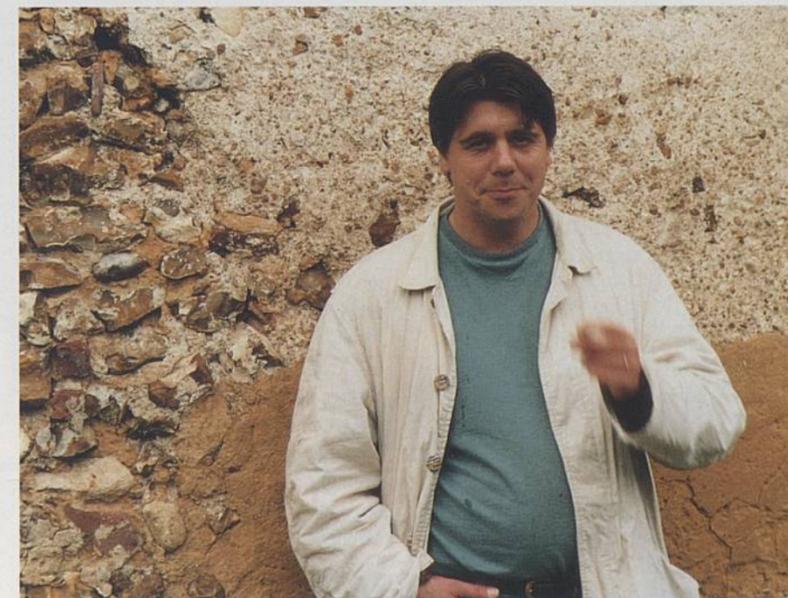
□ Rezé-Magazine : En quoi a consisté votre travail sur ce film ?

■ Frédéric Duru : Après la lecture du scénario et une rencontre avec le metteur en scène, la première étape est celle du repérage. Nous sommes donc partis à Trentemoult avec Jean-Loup Hubert, pour retrouver les endroits où il avait passé son enfance, dans les années 60. Il nous a fallu évaluer les anachronismes, comme la rembarde en tube galvanisé, ou les vitrines, dont le bois avait laissé place à l'alu... Mais dans le même temps, il fallait voir ce paysage en fonction des impératifs du film, pour que l'histoire puisse s'y dérouler : nous avions par exemple besoin d'un magasin de plomberie. Nous avons repéré une maison particulière qui se prêtait à cette transformation. Si des traces de l'époque existaient encore, bien des éléments, comme les formes des fenêtres, avaient été altérés. C'est en partie grâce à Madame Leray, une super-collectionneuse de cartes postales, que nous avons pu retrouver les détails originaux des façades.

□ R.M. : Vous avez donc fait appel aux habitants ?

■ F.D. : Jean-Loup Hubert les avaient réunis au cinéma Saint-Paul pour présenter son film, et cette approche nous a

ouvert les portes. Ca devenait aussi le film de tous les Trentemousins : ils nous ont beaucoup aidés dans nos recherches. Ils racontaient beaucoup et nous avons pu trouver toutes sortes d'objets d'époque grâce à eux : des barques, des filets, des vieilles pubs qu'ils sortaient de leur grenier. On n'avait même pas besoin de les solliciter, ils venaient à nous, comme ce



Frédéric Duru.

FAUX - SEMBLANTS VRAI - SEMBLABLE

L'espace d'un été, Trentemoult a pris pour beaucoup les couleurs de l'enfance. Ce frémissement de la mémoire, tendre de nostalgies et de rêves, a surgi au détour d'une rue, dans une embrasure de fenêtre, dans une couleur depuis longtemps oubliée, ou dans le simple écho d'un vélo sur la route.

Artisans de ce voyage à rebours : les décorateurs. Ils sont partis bien avant l'été à la recherche de cette époque perdue, comme de véritables détectives. Puis ils se sont faits bâtisseurs, et même illusionnistes. Frédéric Duru, chef décorateur de La Reine Blanche, ouvre pour Rezé-Magazine les coulisses de cette métamorphose. Il évoque aussi les allées buissonnières qui l'ont conduit à être, à 35 ans, un maître de l'illusion.

mec génial, M. Desbois, un ancien docker, qui a entre autres une collection de tire-bouchon du monde entier !

□ R.M. : Quels ont été les reconstitutions les plus marquantes dans cette aventure ?

■ F.D. : Le film en général a été marquant pour «la déco», comme on appelle ce service. Il a mobilisé une trentaine de personnes - assistants, stagiaires, ense-

bliers, menuisiers, peintres, tapissiers - alors que j'ai fait des films où on n'était que trois ! C'est dire l'importance attachée aux décors dans «La Reine Blanche»... Trois choses ont été extraordinaires : la reconstitution du quai et de sa rembarde, la place de la Haute-Ile où nous avons créé un marché des années 50, vraiment magnifique, avec des tilleuls et des saules. Mais le plus émouvant, ça a été la remise en marche de la billetterie, avec le roquiu : tout le monde se battait pour qu'il soit conservé.

□ R.M. : Comment se passait la construction des décors ? Aviez-vous un atelier ?

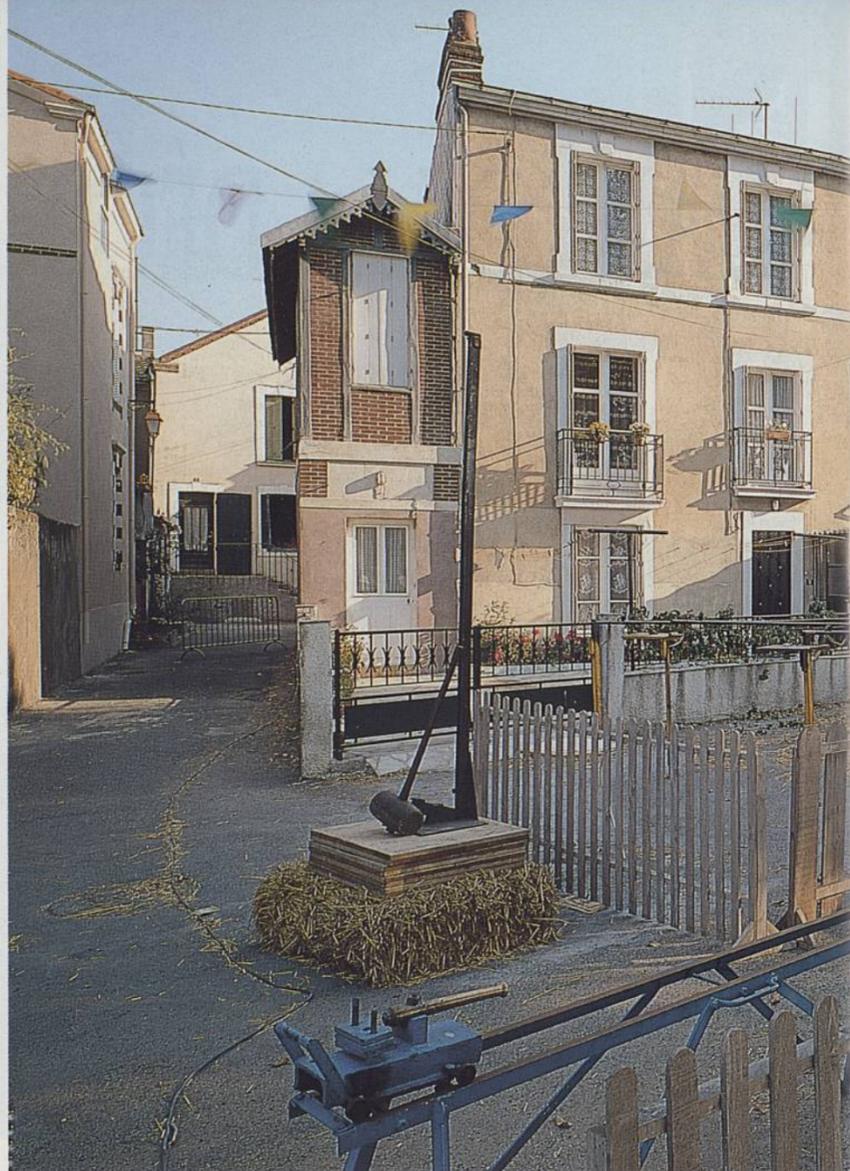
■ F.D. : On avait un immense atelier prêté par la Mairie de Rezé, à la Haute-Ile, en face du Café de la Fraîcheur. Il nous servait de menuiserie, de «Sorbonne» (c'est comme ça que nous appelons l'atelier de peinture) et de local tissu-meubles-accessoires. Nous avons même un atelier où nous retapions les vélos de l'époque. Le contrat, c'était que les gens nous prêtent leurs vélos et qu'on les remette en état. Et ça a marché : on s'est retrouvé avec 50 vélos. De la même façon, on a employé des «locaux» comme menuisiers ou comme peintres. Seul le chef constructeur venait de Paris. Au total, l'atelier a fait travailler une quarantaine de personnes de l'agglomération.

□ R.M. : Comment avez-vous procédé pour le travail de la couleur sur le quai ?

■ F.D. : Les cartes postales que nous avions étaient en noir et blanc. Mais nous avons repeint toutes les maisons dans des tons assez clairs, des blancs un peu vert, un peu blanc, un peu rose, avec une touche de «vieilli». C'est tout un art que celui de la «patine». Un spécialiste de Paris y a travaillé avec deux gars des Beaux-Arts de Nantes. Quand je pense qu'il leur a donné des recettes que nous, on ne connaît même pas ! On ne fait que donner les directives. La patine, ça va de «délavé» à «nicotine», en passant par des «beigeasses, mais pas trop verdâtres» ! Les définitions de couleurs, c'est encore plus compliqué : «ça, je le vois bien sang de boeuf ou rose mexicain... Fais-moi ce ciel plus magenta...» Ca donne lieu à des quiproquos terribles et tout se termine toujours par un petit échantillon...

□ R.M. : Jean-Loup Hubert intervient-il dans le travail de la déco ?

■ F.D. : Il a un souci d'hyper-réalisme qui est une véritable obsession. C'est un



Les décors, Trentemoult : l'image des années 60.

maniaque de la patine ou d'une petite mousse sur un mur. On a quand même réussi à lui «vendre» de la vigne artificielle ! Il faut dire que l'authentique se fânait au bout d'une heure sur la tonnelle. J'adore les tonnelles et toutes les touches de vert. C'est Monsieur Marcel qui s'en est chargé. C'est un fou qu'on avait déjà rencontré sur un autre film. C'est lui qui nous a prêté le manège de la kermesse et qui a fait la neige sur le char de la reine.

□ R.M. : Avez-vous rencontré des problèmes particuliers ?

■ F.D. : Il n'y a jamais de problèmes ! Il n'y a que des astuces à trouver : la Tour Bretagne a été masquée par une bouée de sauvetage, qui pouvait se déplacer selon l'angle de tournage. Quant au pont de Cheviré, en construction à l'époque du tournage, on l'a occulté par un carrelé sur pied avec une cabane en bois, une perche

et un filet, construit en face de la Civelse. La cabine téléphonique s'est transformée en cabane à galettes... Le plus gros subterfuge a été l'énorme et magnifique barge rouillée que nous avons trouvée pour masquer le port de plaisance, ses mâts alu et ses coques plastiques...

□ R.M. : Qu'est-ce qui est faux, qu'est-ce qui est vrai, dans les éléments principaux du décor ?

■ F.D. : La billetterie, on l'a retrouvée au bord de la Loire, dans un champ. Une semaine plus tard, elle devait être découpée au chalumeau ! Mais celle qui a «joué» dans le film, c'est sur le quai d'en face qu'on l'a trouvée : elle servait à ponter des bateaux. Vraies également, les bordures en granit des trottoirs, enlevées depuis. Mais les pavés sont faux... Quant à la rembarde, en fonte véritable, c'est une petite trace du film, un remerciement de



Jean-Loup Hubert. Mais il n'a pas été jusqu'au bout de ses désirs : il voulait reconstruire le pont transbordeur ! On lui a fait remarquer qu'il avait été démoli en 1958 et que le film se situait en 1959...

□ R.M. Comment avez-vous procédé pour les décors d'intérieur ?

■ F.D. : Une partie des scènes d'intérieur se passe «Au confort moderne». Nous avons transformé en boutique de plomberie une maison particulière dont la situation sur le quai était idéale par rapport au scénario. Comme son récent propriétaire, Jean-Marc Biret, ne l'avait encore ni aménagée, ni décorée, il nous l'a concédée facilement et ça l'a même amusé. On l'a agrandie avec du carton pâte. On a vraiment tout «explosé» à l'intérieur, il était ravi ! Il a même été «producteur», puisqu'il a participé au financement de la mosaïque de façade. J'avais plein de docs sur les mosaïques de l'époque et je lui ai dit : «je vais te faire ça avec des bouts de lino». Et aussitôt il a répondu : «mettons du vrai, je vous donne de l'argent». Ca a été un sacré travail. L'idée était de symboliser des bulles de bain. On partait d'un bleu foncé pour arriver à des petits cailloux blancs et toutes les lettres sont en petits carreaux de 2 x 2. Dans ce métier, tu passes tout ton temps à chercher des choses, des gens, à poser des questions. Parce que notre démarche pour ce film n'a pas été de recourir aux loueurs parisiens



 **Béghin-Say**

 **Gruppo Ferruzzi**
N°1 DU SUCRE EN FRANCE
ET EN EUROPE

*Son unité de raffinage
et de conditionnement de Nantes
présente une gamme complète de sucres courants
et de spécialités en sucre pur canne
(A la Perruche, l'Antillaise, le Blonvilliers).*

USINE DE NANTES

45, boulevard Bénoni-Goullin
B.P. 2119
44202 NANTES CEDEX 02
Tél. 40.47.93.06 - Télex 711622 F
Fax 40.35.68.72
Télex service commercial 711 623 F

 **semen.tp**

TRAVAUX PUBLICS :

**TERRASSEMENTS
GÉNÉRAUX
TRAVAUX MARITIMES
ET FLUVIAUX**

B.P. 14 - LA BARRIÈRE NOIRE
44220 COUËRON
Téléphone 40.86.44.77
Télécopie 40.85.00.29
Télex 700 195 F

ORTP

**ouvriers réunis
des
travaux publics**

**TERRASSEMENTS
VOIRIE
ASSAINISSEMENT
TENNIS**

RUE DE LA CRUAUDIÈRE - B.P. 9
44640 SAINT-JEAN-DE-BOISEAU
TÉL. 40 65 91 21

 **UTECH**

les solutions de la maintenance

UTECH offre des solutions aux problèmes de la maintenance et les moyens de réduire les coûts d'exploitation, de production, de fonctionnement des entreprises ou des collectivités.

Présent dans tout l'Ouest, proche des petites et des grandes cités, UTECH apporte en toutes circonstances une garantie de résultat.

Les savoir-faire d'UTECH couvrent tous les domaines de la maintenance :

- Ingénierie thermique et climatisation,
- Exploitation d'installations thermiques et conditionnement d'air,
- Conception, réalisation et exploitation d'usines d'incinération d'ordures ménagères,
- Traitement des eaux,
- Conception et suivi de systèmes de télésurveillance et télé-assistance,
- Maintenance générale des équipements et installations.

Les solutions d'UTECH : de grands pas pour optimiser la compétitivité.

 **UTECH** GROUPE COMPAGNIE GÉNÉRALE
DE CHAUFFE
1 rue Célestin-Freinet, 44200 Nantes
Tél. 40 89 17 07

ANGERS : 2 place de l'Académie - 49004 Angers - Tél. 41 88 21 21
BREST : 3 rue Duplex - 29200 Brest - Tél. 98 44 45 20
RENNES : 2 bd Sebastopol - 35000 Rennes - Tél. 99 67 22 02

pour trouver une brouette ou un vieux tonneau. Et c'était d'autant plus passionnant. Dans la boutique, les baignoires anciennes, les lavabos, les joints et la filasse viennent tous de la région, de même que tout le mobilier de l'appartement. On ne l'a pas traité année 60 côté Spirou, mais plutôt style après-guerre, exception faite de la boutique, avant-gardiste pour l'époque.

□ R.M. : En quoi ce film a-t-il été marquant pour vous ?

■ F.F. : C'est la première fois que je travaille avec Jean-Loup Hubert et c'est le premier film où on me donne beaucoup de moyens. J'aimerais bien recommencer ! Et la complicité avec la population a été fantastique. On s'était de toute façon engagé à remettre ce qu'on avait modifié dans l'état où les gens le désiraient. Pour un décorateur, ce film a été vraiment complet, il a fait intervenir tous les secteurs du métier, y compris le travail en studio pour les scènes d'intérieur : les maisons de Trentemoult sont trop petites ! Mais au-delà de la réalisation, le travail d'analyse a été passionnant : une véritable étude de société. C'est une partie primordiale du travail du chef décorateur : il faut que ça sonne juste.

□ R.M. : Comment êtes-vous devenu chef décorateur ?

■ F.D. : Par hasard. J'ai appris sur le tas. J'ai commencé par être comédien, par hasard aussi : un metteur en scène est venu au lycée et m'a dit : «c'est vous que je veux». Auparavant, le proviseur lui avait dit : «ah ! Vous cherchez un «dur», prenez Duru !» C'est sur ce calembour que Pascal Thomas m'a engagé pour «Les Zozos» quand j'avais 15 ans. Je devais être assis sur un lavabo et brimer un gosse. On a dû recommencer plusieurs fois la scène : je n'arrivais pas à être méchant... Ca a été mon premier rôle et je séchais les cours avec un mot du médecin. De toute façon, j'étais un cancre... Puis ça a été «Pleure pas la bouche pleine», et «La surprise du chef». Parallèlement, je commençais à être stagiaire, j'allais porter les lettres à la poste... Mais très vite, je me suis dirigé vers la déco. Une histoire de jardin : «ça coûte tant de millions», m'a-t-on dit. «Tu me donnes 5 000 F et je fais la même chose», ai-je répondu. J'ai gagné le pari.

□ R.M. Et la comédie, vous l'avez totalement abandonnée ?

■ F.D. : J'ai subi la mode du comique troupier : j'ai été 2^{ème} classe, caporal, sergent... Je me suis dit que je n'allais pas



C'est Monsieur Marcel qui a prêté le manège de la kermesse.

faire une carrière de comédien de grade en grade... Avant cela j'ai dû être un peu interne en médecine à la télé... Pour être comédien, il faut être une bête dans sa tête. C'est un truc de moine, de solitaire : dès que la caméra dit «coupez !» on se retrouve tout seul. Et il faut continuer à jouer avec son charcutier et sa petite amie. La déco, ce n'est jamais pareil. De stagiaire, je suis devenu assistant et puis j'ai bénéficié de l'essor de la pub. J'ai eu la chance qu'on me propose d'être chef déco. J'ai tout fait : de la reconstitution historique, jusqu'à peindre des moutons ! Mais je préfère travailler sur un film. Pour La Reine Blanche par exemple, je lis dans le scénario que Bohringer est plombier. Alors je crée un univers plombier-plombière où tout doit vivre, être rempli. Je dois imaginer ce qu'ils mettent dans leur frigo, consulter des bouquins qui traitent de l'art ménager à l'époque, de la forme des bouteilles de lait ou des pommes d'arrosoir de la baignoire.

□ R.M. : Qu'est-ce que vous n'avez pas encore fait et qui vous tente ?

■ F.D. : J'adorerais faire la déco d'un film de science-fiction ou celle d'un western : des cabanes en bois, des chevaux dans la poussière, un coup de pistolet... Et

puis je vais construire ma maison, à partir d'une ruine, dans l'Yonne : je sais faire pour les autres, je vais voir si je sais faire pour moi... Mais j'ai d'autres projets : un polar pour A2 avec Victor Lanoux en lord anglais, autour de la peinture : un tas de «faux» à peindre. Ca va être le travail de ma femme : c'est une spécialiste ! Dès demain, je me plonge dans la peinture, j'achète plein de bouquins, un sur chaque peintre !

EXPOSITION

Frédéric Duru est le scénographe d'une exposition sur le tournage de la Reine Blanche. Cette manifestation co-produite par l'ARC et le service Communication de la ville se tient pendant le mois de mai dans la toute nouvelle galerie de l'espace Diderot.

Vous pourrez y voir des photos du tournage et des décors, des objets, des dessins... Bref un voyage au pays de Trentemoult et du cinéma.

LA STAGIAIRE TRENTEMOUSINE

Engagée par Frédéric Duru comme stagiaire-déco, Marie-Antoinette Briand a donné six mois de sa vie à «La Reine Blanche». Corps et âme. Pour Trentemoult, qu'elle chérit et pour le cinéma, qu'elle a découvert.

Les mois ont passé et elle en pétille encore. On devrait d'ailleurs bientôt voir son nom dans d'autres génériques. Une Trentemousine dans la cour des grands du ciné, ça valait une petite visite...

DÉCORS ET AME

On se sent bien dans sa maison claire, rue de la Californie. Un petit regard à la déco : ça lui ressemble. Pas de chichi, des touches de tendresse et de la vitalité. Une harmonie spontanée et un ton bien à elle : «je me suis éclatée», dit-elle riieuse, en évoquant ses six mois de travail pour La Reine Blanche. Formée à l'école de Design de Nantes, elle avait déjà été passionnée par l'exécution des décors d'Hansel et Gretel pour l'Opéra de Nantes, mais, avec le cinéma, elle a découvert des horizons beaucoup plus vastes et «un boulot plus qu'à temps complet !»

«C'est un travail où il faut être totalement disponible, quelquefois dès 5 h le matin et qui est assez physique. J'étais la seule femme, mais l'équipe était sensationnelle. J'ai participé à tout. D'abord la préparation, qui a duré huit semaines : j'ai fait des recherches sur Trentemoult à la bibliothèque, à la médiathèque et même chez LU, parce qu'il y avait des pubs à peindre ; j'ai fait des recherches sur les roquios, les passerelles et même sur les ours polaires pour le char ! A la bibliothèque de Rezé, quand ils me voyaient arriver, il me demandaient : «qu'est-ce que vous voulez aujourd'hui !»... J'ai aussi

travaillé avec l'ensemblier pour le mobilier et les accessoires ; je l'ai introduit chez les Trentemousins...» Marie-Antoinette souffle un peu dans cette énumération qui n'est pas exhaustive, pour faire remarquer que le milieu du cinéma est très hiérarchisé : le choix d'un accessoire est soumis par l'ensemblier au chef déco, qui en réfère au premier assistant et c'est Jean-Loup Hubert qui a le dernier mot. «Mais la communication fonctionne bien !» conclut-elle.

FÉBRILITÉ

Puis elle repense aux accessoires : «ils occupaient deux hangars complets ! Tout était loué à des antiquaires de Nantes ou prêté par des gens de Trentemoult. Même pour la fête de pays, c'est un ancien forain du village qui a prêté les jeux... La mise en place des décors a été d'une



Jean Carmet, Jean-Loup Hubert et... les 5000 cigarettes roulées par la fille de Marie-Antoinette Briand.

incroyable fébrilité. D'une équipe de quatorze au départ, nous avons été jusqu'à cent vingt avec les «rippers» - c'est comme ça qu'on appelle les déménageurs...» Marie-Antoinette a travaillé à tous les décors : Salons Mauduit, boîte de nuit, fête, marché... Le souvenir de ce dernier la fait éclater de rire : «avec toutes les bestioles, les volailles et même un cochon emprunté qu'on appelait «Zoun»... Le poisson de l'étal en face cocottait parce qu'on avait repoussé le tournage par manque de lumière... Et le cochon, on l'a douché... On lui donnait des patates crues et il a eu du mal à s'en remettre : «mon cochon a les yeux qui pleurent !» se lamentait le propriétaire...»

Un coup de main pour les grosses têtes avec les carnavaliers, la transformation d'un magasin de bottes en boutique de lingerie Passage Pommeraye, la mise en

place des fausses treilles... «Et toujours courir : on vit à cent à l'heure. Le terme «impossible» n'existe pas dans le cinéma. Et la déco, c'est tellement vaste : ça va de trouver un petit flacon à passer de la peinture...»

BRICOLAGE

Quand elle ne cherchait pas des plaques de Loire ou une machine à sucre d'orge, Marie-Antoinette devait faire preuve d'ingéniosité : pas de vieille clochette de magasin ? Elle en bricole une achetée à Pier Import ; pas de harpon pour le char ? Encore du bricolage ; pas de ballons qui ne soient fluos ? Elle les peint à la main...

Elle illustre son récit par des photos-souvenirs : ici, le géranium au-dessus de la pharmacie ; là, la treille : «à la fin, j'y ai mis ma fille, je n'en pouvais plus ! Le pire que j'ai fait, c'est de planter de l'herbe, touffe à touffe, pour que le quai ait l'air

naturel !» La mise en place de la fontaine qui a duré trois heures, sa fille qui a roulé cinq mille cigarettes pour une scène avec Jean Carmet, les bouquets des salons Mauduit, les noms retrouvés des roquios, le «Chantenay», le «Pont-Rousseau», la «Trentemousine», la «Ville de Rezé»... et «cette sublime sensation quand le metteur en scène dit «moteur !» et que tout vit, que tout le décor s'anime...», tout cela revient dans sa mémoire.

Un défilé d'impressions passe sur le visage de Marie-Antoinette, la Trentemousine à qui l'équipe disait : «tu es universelle», la Trentemousine qui ne voulait pas «qu'ils fassent des bêtises» avec sa ville et qui a eu froid au cœur quand tous les décors sont partis. Mais il a suffi de peu pour rallumer la flamme : «ils m'ont dit qu'ils en ont rarement vu des comme moi... Je vais refaire un film avec eux !»



Marie-Antoinette Briand.

LES AGES D'OR DE TRENTEMOULT

Les origines de Trentemoult se perdent dans la nuit des temps. On retrouve dans son sol aussi bien des traces gallo-romaines que des outils sommaires datant du néolithique ! Site privilégié, Trentemoult et ses deux soeurs (la Haute et la Basse-Ile) ont vécu pendant des siècles entourées des eaux de la Loire et du Seil - une petite rivière partant de la Sèvre à Pont-Rousseau et qui se jetait en Loire à l'emplacement du port à bois actuel.

Cette situation ilienne leur confère un rôle de refuge et pendant la Révolution, elles accueillent la municipalité et les Bleus menacés par les Blancs. Elles fournissent également à la République des marins qui défendent les accès fluviaux de Nantes.

En 1810, malgré la terrible récession de l'activité portuaire due à la guerre de

Vendée, le monde des îles relève la tête et 30 % de la population rezeéenne travaille, directement ou non, pour le secteur maritime ou fluvial. En 1820, la puissance de Trentemoult s'affirme et elle s'oppose ouvertement à la municipalité dirigée par Joseph de Monti. L'île se gouverne elle-même par un « conseil de notables » et frôle la secession à plusieurs reprises. Elle est d'ailleurs le théâtre de conflits permanents, provoqués par une caractéristique étonnante : la propriété privée n'existe pas et le sol appartient à tous. Chacun construit donc sa maison où il l'entend et ce joyeux désordre donne cet habitat tortueux qui fait aujourd'hui le charme du lieu.

Au milieu du XIX^{ème} siècle, Trentemoult connaît son premier âge d'or. Les trois-mâts sillonnent la Loire, l'activité des chantiers navals rezeéens bat son plein et le quartier fournit plus d'officiers de marine

CAP-HORNIERS GUINGUETTES

Trentemoult n'est plus une île mais le « village » reste face à la Loire avec ses rêves de voyages au long cours et ses souvenirs exotiques.

Trentemoult a une longue histoire ponctuée d'époques de splendeur et de sommeil. La Reine Blanche va-t-elle sonner le début d'un nouvel âge d'or ?

marchande que Nantes ! C'est l'époque dorée des cap-horniers et des grands capitaines, les Cassard, Lancelot, Chauvelon, Boju, Ollive qui tous, donneront leur nom à une rue du « village »... De leurs voyages au-delà des mers, ils ramènent des essences exotiques et des noms (de femmes surtout !) rarissimes sous nos latitudes : Amazélie, Montamyr, Selima, Praxitèle, Harmantine, Eleuthère, Pacifique, Lodoiska, Dorliska etc.

Mais le premier âge d'or, ne l'oublions pas, s'accompagne de larmes. A bord des bateaux, les marins mènent souvent une vie de galère et les règles disciplinaires datent de Colbert. Le capitaine, par exemple, peut jeter par dessus bord un marin qui aurait juré trois fois le nom de Dieu ou de ses saints ! L'époque des trois mâts est donc également celle des

grandes mutineries qui se terminent dans le sang : parfois celui des officiers et à chaque fois celui des marins, toujours punis de mort en cette circonstance.

ROQUIOS

A partir des années 1880, l'apparition des bateaux à vapeur éteint le trafic en Loire : leur tirant d'eau s'avère trop important pour la profondeur du fleuve. L'activité stagne et les grands voiliers disparaissent. Au début du XX^{ème}, la situation s'améliore avec le creusement d'un chenal en Loire : les gros navires peuvent de nouveau remonter l'estuaire. En 1889, un service de vedettes assure la liaison entre Trentemoult, le quai des Antilles et Nantes : il s'agit des fameux Roquios. En 1927, ces derniers cessent de naviguer : le tramway, l'automobile et les bus lui ont ravi 50 % de sa clientèle en vingt ans.

Devant l'émoi suscité par cette disparition, la ville rachète la flotille des Roquios et elle les fait voguer pour son propre compte à partir de 1930. Avec les congés payés de 1936, le second âge d'or de Trentemoult commence. Le week-end, le quai Jean Bart - devenu Marcel Boissard - est noir de monde, l'air sent bon les crêpes et les galettes de blé noir, les baigneurs plongent dans la Loire ou se font bronzer sur la plage de Beauvillage et les guinguet-

tes bondées laissent échapper des airs d'accordéon. Trentemoult est alors le lieu de loisir des ouvriers de Rezé, de Chantenay et de toute l'agglomération. On y vient en famille ou en célibataire, histoire de passer un peu de bon temps en cherchant l'âme soeur. Parfois, une joute ou une régates sur la Loire agrémentent la journée. Les grands sirotent un ballon de muscadet et les petits sucent leurs doigts trempés dans de la poudre de coco...

C'est aussi l'époque des grandes crues qui scellent les solidarités et font vivre les Trentemousins dans un monde à part.

En 1958, les Roquios arrêtent leurs traversées : l'automobile a fait fondre leur clientèle. Trentemoult entre alors dans un demi-sommeil. Les week-ends restent bien calmes, les bateaux se font plus rares sur la Loire, les chantiers navals commencent à licencier et les usines de Chantenay ferment leurs portes. En 1960, le comblement du Seil, déjà très envasé, signe la fin d'un monde qui s'éteint en silence : Trentemoult et ses soeurs ne méritent plus le nom d'île...

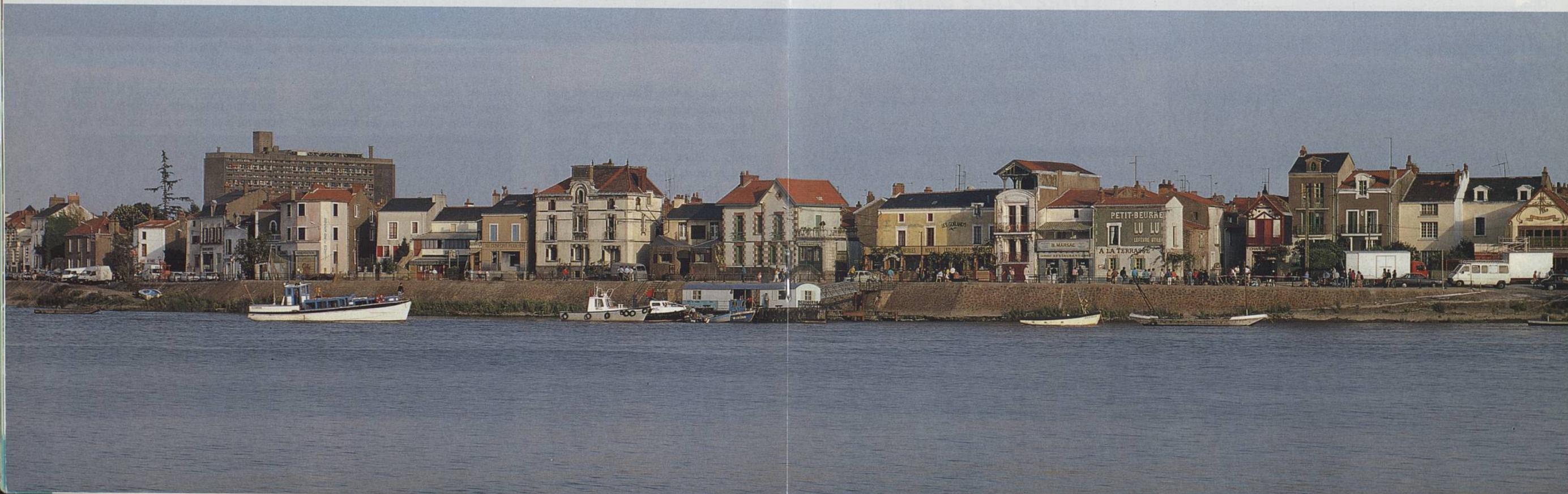
TOURNAGE

Mais les années 80 sonnent un premier réveil et la belle endormie se retrouve avec un port de plaisance de 80 places. Elle poursuit ainsi ses rêves

exotiques de voyages et d'aventures maritimes. Sur la mer, la réalité rejoint d'ailleurs souvent le rêve ; un jour des marins partent de Trentemoult pour aller hiverner en Antarctique ; un autre, Florence Arthaud à la barre de son Pierre 1^{er} y fait escale...

En 1983, le bâti de l'île, ses rues et son éclairage public bénéficient d'une cure de jouvence. Mais c'est en 1990 que se produit le déclic : la renaissance des régates et surtout le tournage de La Reine Blanche. Pendant trois mois, Jean-Loup Hubert (qui a passé une partie de son enfance à Trentemoult) Jean Carmet, Catherine Deneuve, Bernard Giraudeau et Richard Bohringer hanteront des rues, un port, un quai imprégnés du passé marin de l'île. Tous garderont de cette dernière le souvenir d'un lieu magique. Peu après, l'acteur Féodor Atkine choisira Trentemoult pour résidence pendant les représentations d'Othello sur l'île Sainte-Anne...

Grâce à La Reine Blanche, Trentemoult va désormais vivre dans la mémoire d'un public très large. Le film va-t-il de nouveau attirer la foule qui avait déserté le quai avec la fin des Roquios ? La ville a racheté la billetterie-embarcadère utilisée pour le tournage et déjà, des projets de nouveaux Roquios refont surface. Le tourisme urbain sonnera-t-il le début du troisième âge d'or de Trentemoult ?



“On n'est pas N° 1 par hasard”



CBL : Votre partenaire bâtisseur ensemble : conception, assistance au financement, terrain, réalisation. Par ses nombreuses références de qualité, CBL est la 1^{ère} entreprise de Bâtiment de Bretagne - Pays de Loire.



32, bd Vincent - Gâche
44200 NANTES - Tél. : 40.48.64.57

L' Avenir se construit avec le N° 1

A L'IMAGE DE LA NATURE

L'AMOUR PROPRE DE VOTRE VILLE

La nature bouge, respire, évolue. Elle crée, grandit, recycle pour naître à nouveau.

Comme la nature, la ville connaît un cycle d'activité. Comme la nature, la ville produit des déchets et comme la nature, la ville doit les éliminer pour les réintégrer dans un cycle naturel.

A l'image de la nature, Grandjouan Onyx a compris l'importance des cycles de traitement et de revalorisation.

Pour la ville, Grandjouan Onyx protège l'environnement et assure la propreté. Les moyens de nettoyage, collecte, tri, recyclage, revalorisation et élimination des déchets sont mis en œuvre par des spécialistes pour répondre aux exigences contemporaines des élus et de leurs administrés.

L'Amour propre de votre ville, c'est la création de nouvelles conditions de vie, en synergie avec la nature !

GRANDJOUAN ONYX

Rue des Abattoirs, BP 2125
44203 NANTES Cedex 02
Tél. 40 32 40 00 - Fax. 40 05 40 34

COMMERÇANTS, INDUSTRIELS

**VOTRE PLACE DANS
REZÉ-MAGAZINE
ET LE GUIDE DE LA VILLE**

CONTACT : **MULTIPRESSE**
13, rue Armand-Brossard - Nantes

40.89.40.65 / 40.89.40.66

A LOUER

Rezé - Pont Rousseau
Cellules commerciales
sans pas de porte

nouveau passage commercial
entre l'avenue de la IV^{ème} République et
la rue Félix Faure

Renseignez-vous

40 16 90 00



8 AVENUE DES THEBAUDIÈRES-BP187-44802 SAINT HERBLAIN CEDEX

**TRAVELLING
ARRIÈRE**

Un film, une aventure, des images, des souvenirs. Yves Aumont et André-Pierre Daguin, journalistes et auteurs de livres sur le cinéma, ont suivi le tournage de La Reine Blanche dans la canicule de l'été 90. Impressions, coups de cœur et deux ou trois choses qu'ils savent d'elle...

TOURNAGE AU LONG COURS



Bernard Giraudeau : scène de l'élection de la reine du carnaval.

La première fois que nous l'avons aperçue, elle faisait son marché à la Montagne. Ravissante et lointaine. Protégée comme une reine qu'elle était, elle allait d'un étal à l'autre. Impossible pour le commun des mortels de l'approcher. C'était au printemps. On l'a revue, dansant au bras de Richard Bohringer à deux pas de l'embarcadere sur les quais de Trentemoult.

En souvenir de Lola nous l'avons guettée sur les marches du passage Pommeraye.

Place de la cathédrale, il y avait, à la

mi-août, des figurants qui disaient l'avoir vue. Les ours blancs suaient sous la canicule. Il pleuvait des confettis. Jean Carmet conduisait le tracteur et goûtait au vin du pays. Bernard Giraudeau avait un singe sur l'épaule. La fanfare de Brains marchait au pas devant les caméras. Blanche reine, elle l'était le temps d'un conte de fée qui n'a duré qu'un seul été.

SÉDUIRE

Tout avait commencé, pour nous, en mars 1990, en gare de Nantes. Le train du cinéma était à quai. Jean-Loup Hubert

nous avait dit alors son projet sur le point d'aboutir. Sur le lac de Grand-Lieu, il irait, tout d'abord, pour arpenter le temps et raconter une histoire nourrie de souvenirs en partance, d'amitié et de retrouvailles : il était une fois deux garçons qui partageaient les mêmes rêves, séduire la plus jolie fille de Trentemoult et partir sur les bateaux.

Le 9 avril, rendez-vous était pris au cinéma Saint-Paul. La salle était comble. Au programme : la rencontre d'un film et d'un lieu. On allait vivre pendant des

►►► semaines de l'autre côté du miroir, retrouver le Trentemoult des années soixante. Aménager le temps et bousculer l'espace. Jouer les figurants et les enchantements. Sabler l'embarcadère, reprendre le roquio et vivre au jour le jour la treille factice de guinguettes. Pour faire de l'illusion le fait du quotidien.

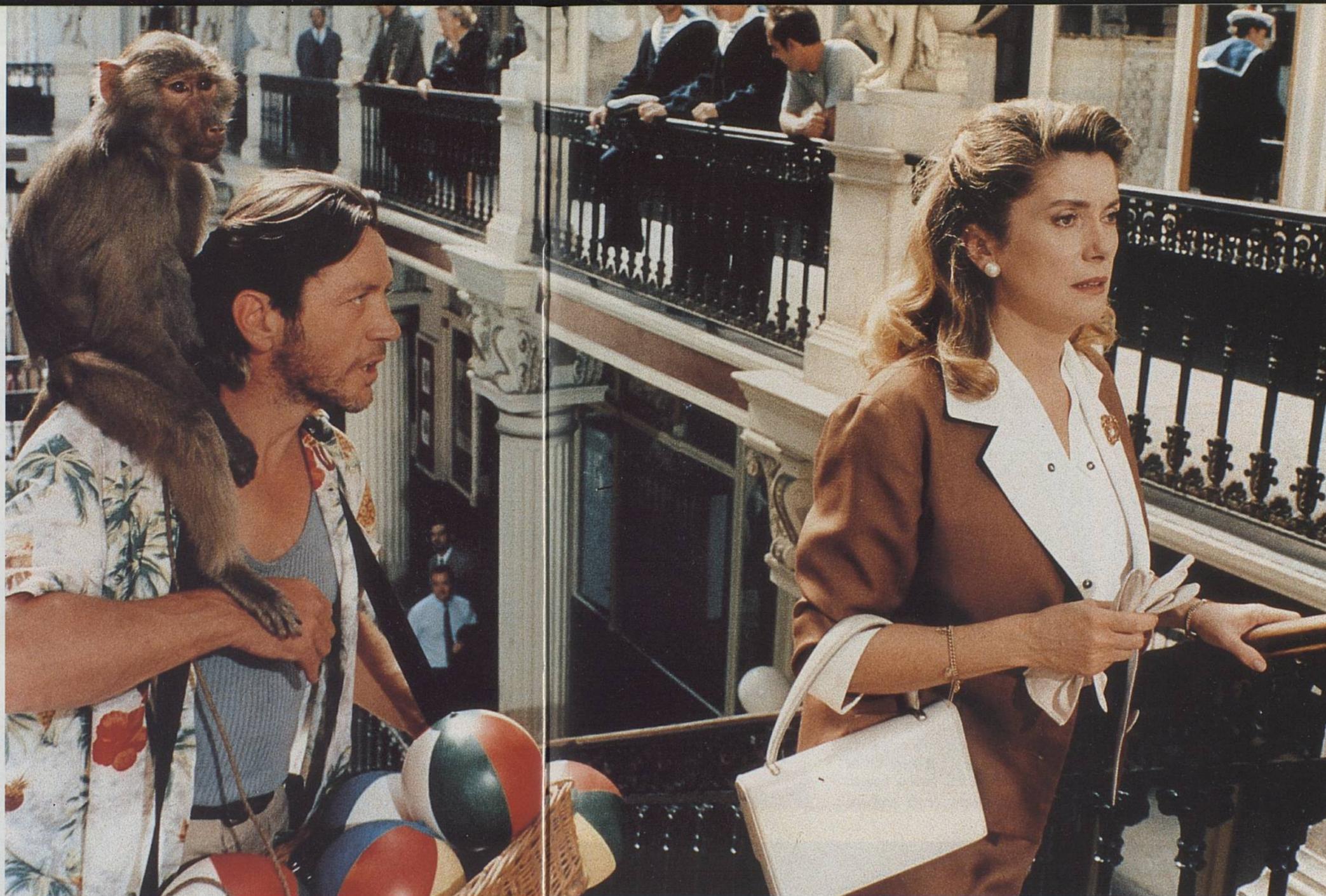
Mi-juin. Une escale aux Salons Mau-duit qui retrouvent le lustre d'antan le temps d'une élection. La beauté d'un visage jusqu'alors inconnu : celui de Muriel Pultar. Reine elle est aussi, et puis fille des îles. Il est écrit dans le scénario qu'elle est née d'Yvon Le Galloudec (Bernard Giraudeau). Celui des deux amis parti pour l'aventure. Robes à jupons, costumes empesés, buffet dressé, la caméra virevolte au-dessus de la piste de danse jusqu'à l'ivresse.

EMBARQUER

Début juillet, l'équipe prend ses quartiers d'été au port des cap-horniers. Le faux-semblant fait valoir des droits. Les murs sont en carton. La vigne ne sera pas vendangée. Les publicités sont repeintes pour l'éternité. On peut à nouveau embarquer pour l'autre rive. Il suffit de prendre son billet pour le roquio. Tourniquets de cartes-postales, articles de pêche en devanture, vélos d'hier... Les caves et les greniers revisités. Ca et là on s'agite. C'est l'état de siège : barrières, garde-barrières. Laissez-passer, sauf-conduits. On se presse près des ganivelles pour entrevoir une épaule, une scène. Les projecteurs n'ont de lumière que pour la façade nouvellement carrelée de chez Jean Ripoche, alias Bohringer, plombier de son métier et mari de la reine. Au bar des Goëlands, nous rencontrons Frédéric Duru. Il a joué les «Zozos» pour Pascal Thomas. Avec un plaisir non dissimulé, il fait basculer Trentemoult dans son proche passé. C'est le décorateur du film. Sur les quais, Alain Depardieu, le producteur, de noir vêtu, veille au grain.

RACONTER

15 août. Place de la cathédrale, le carnaval reconstitué bat son plein. Grosses têtes, fanfare. Pierrots et colombines



Dans le passage Pommeraye à Nantes.

se prennent au jeu de la farandole. Avec une singulière énergie, les figurants jouent à la mi-carême. Il fait chaud, il fait beau. Envie de l'eau. On s'asperge. On étanche sa soif entre deux prises. On reprend la scène. On croit au mirage. Un iceberg traverse la place. La cathédrale est sur la banquise. Une reine est sur le char en compagnie des demoiselles d'honneur. Bernard Giraudeau, Richard Bohringer, Jean Carmet sont de la fête. Mais la reine Catherine est déjà rentrée à Paris. C'est en studio que se poursuit l'aventure. En tête à tête, en intérieur, il n'est plus besoin d'extérieurs, ni des bords de la Loire.

Jeudi 18 octobre. Premières images, à l'occasion du festival du cinéma européen de la Baule. Richard Bohringer est là qui raconte une version lapidaire du scénario : «c'est l'histoire de deux mecs qui sont de vrais potes, amoureux de la même gon-zesse. Alors, ils se foutent sur la gueule.» Juste un clin d'oeil et puis quelques images dévoilées. Juste des «rushes» bout-à-bout apportés en cadeau par Jean-Loup Hubert. Sur l'écran valse Catherine Deneuve, reine souveraine, émouvante et superbe. Un sourire, un regard et la part du mystère. Deux ou trois choses que je sais d'elle.



Richard Bohringer, plombier de son métier et mari de la reine.

ACTEUR D'UN JOUR

« **J**e suis un peu timide, mais j'ai fini par craquer : je suis allé me faire engager. C'était la seule façon d'approcher Catherine Deneuve... » C'est ainsi que le professeur Jean Bretau est devenu rempailleur au marché de la Haute-Île. Il a échappé malgré lui aux leçons de rempailage, « mais j'ai dû enlever mes lunettes et ma montre au moins trois cents fois ! » raconte-t-il. Une seule chose sur laquelle il n'a pas cédé : sa casquette... C'est vrai qu'on l'imagine difficilement sans elle, tellement elle semble incorporée à ses cheveux mi-longs touchés de gris : « ils m'ont coupé les cheveux... La chef habilleuse était un véritable dragon. Elle était très exigeante et travaillait en étudiant les journaux de l'époque ».

Mais Catherine valait bien quelques coups de ciseaux et sous sa tenue d'humble rempailleur, Jean Bretau était aux premières loges : « elle venait en R 25 avec son chauffeur. Elle avait besoin de se protéger et je la comprends : les Trentemousins vivaient ce film comme une consécration, mais ils avaient tendance à faire preuve d'une familiarité excessive. Il y avait un hit parade des acteurs : Jean Carmet avait la cote, mais il était peut-être un peu démagogique... »

COULEURS

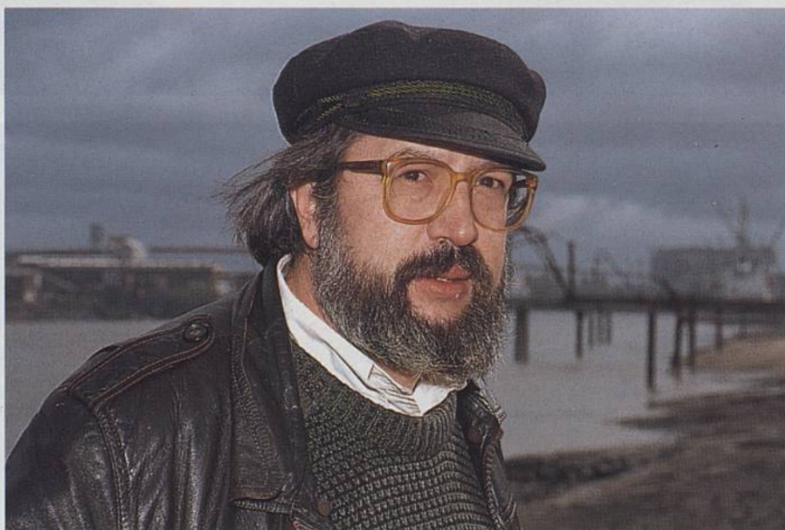
Gilles Bondus lui, n'a pas fait l'acteur pour les yeux d'une belle blonde. On lui a dit un jour : « vous, vous avez une tête de pêcheur ». Et pêcheur il fut, pour de rire, à déplier sa gaule et à lancer « une ligne qui n'avait même pas d'hameçon... » Quant à Simone Leray, figurante à huit reprises, elle n'en revient toujours pas de la magnificence des costumes : « j'ai changé de toilette à chaque fois. On était si bien habillé, si bien maquillé, que les voisins ne nous reconnaissaient même pas. »

LA REINE CATHERINE

À la parade, Jean Bretau préfère la tranquillité du havre qu'il partage avec sa femme et ses chats, place des Filets. Et pourtant, il s'est fait engager comme figurant dans « La Reine Blanche » : sa profonde admiration pour Catherine Deneuve a été plus forte que sa timidité ! Avec Gilles Bondus, Simone Leray et bien d'autres, il a joué à l'acteur d'un jour, fasciné par la présence de la Reine Catherine...

Ce qui intéressait Jean Bretau, c'était d'approcher le mystère Deneuve, à défaut de l'élucider. Ce mystère fait de beauté, de distance mais aussi de rigueur.

Indépendamment de la profonde



Jean Bretau.



admiration qu'il a pour elle, il a été en effet impressionné par le professionnalisme de la star : « un jour, elle est descendue de sa voiture, elle a jeté un coup d'oeil et a suggéré que trois femmes aillent se changer, parce que leurs couleurs étaient trop ternes. Et c'était vrai. Un autre jour, elle a différé le tournage pour une question de luminosité. J'ai l'impression que Jean-Loup Hubert était très attentif à son avis. »

Professionnelle, mais bien humaine, la belle Catherine. Jean nous rassure sur ce point : « elle jouait avec un bébé dans les bras, c'était le dernier môme des Hubert, elle a fini par le refiler à un assistant avec des mots bien sentis : « tu prends le bébé, je suis plantée avec !... » Et la fois où elle a dit « merde ! » après s'être trompée dans une réplique... » Pas facile parfois le

cinéma, mais les déboires des uns sont cocasses pour les autres : « le singe de Giraudeau n'a pas arrêté de l'emmerder. Il lui tirait les cheveux constamment. À la fin, il ne rigolait plus... »

CLIN D'OEIL

Rempailleur au marché, badaud des régates et du carnaval, Jean reconnaît que les figurants ont été bien soignés et que l'équipe était généreuse avec les habitants : « les gosses assiégeaient la boutique de glace et le soir, on remplissait nos sacs des fruits du marché. »

Il se souviendra aussi de « cette grand-mère rousse extraordinaire, genre grande geule du sud-Loire, fière d'elle et morte d'angoisse, qui devait donner la réplique à Catherine Deneuve au marché

en disant : « gentille, peut-être, mais elle a tout de même pas payé son ananas... » Trois fois bien dit, et patatras à la quatrième... » Jean rit : « on se fait des clins d'oeil maintenant avec la dame rousse et le poissonnier. Ce film a changé les rapports entre les gens. On se rencontrait le soir autour des décors et on se parlait. Maintenant, on rigole quand on se voit ! »

« J'ai l'impression que Jean-Loup Hubert a attaché une énorme importance aux détails, au décor : au marché, la monnaie que rendaient les gens était en pièces d'époque ! Et ils ont loué un cargo un après-midi entier, c'est extraordinaire ! » La séquence qu'il trouve la plus marquante, c'est la scène du bal, juste devant sa maison : « un mec du coin chantait une chanson d'avant-guerre « Mon bel amant, mon amant... »

MONSIEUR CINÉMA

Avant même que la caméra n'entre en action, c'est par le cinéma Saint-Paul que La Reine Blanche a entamé son destin. C'est là que les Trentemousins, conviés par la mairie, se sont déclarés partenaires de cette belle aventure. «*Et si on visionnait les rushes ici ?*» a proposé Jean-Loup Hubert, après une inspection de la salle de projection.

Aussitôt dit, aussitôt fait ; «*le régisseur m'apportait à peu près tous les soirs les bobines développées dans la nuit à Saint-Cloud et transportées quotidiennement par le TGV. De une à dix boîtes pour l'image et autant pour le son*». Depuis sa cabine, il regardait attentivement l'écran, mais aussi la salle : «*Jean-Loup Hubert venait avec le directeur de production Alain Depardieu, et toute une équipe : le chef décorateur Frédéric Duru, l'ingénieur du son, le directeur artistique M. Lecomte, Max Panthera le cameraman et quelquefois des producteurs*».

«*Je n'ai jamais vu ni Bohringer ni Carmet, mais Catherine Deneuve venait très souvent avec son babilleuse. Elle me demandait parfois de repasser la bobine quand quelque chose la tracassait. Elle était vraiment très consciencieuse*». Et sur l'écran, il suit pour la première fois la gestation d'un film : «*pour moi, qui suis toujours placé à la fin de la chaîne, ça a été une aventure extraordinaire. J'ai vu des choses qu'aucun spectateur ne verra, puisqu'elles vont être éliminées au montage*».

• Les mêmes scènes, il pouvait les voir dix fois, curieux d'observer les nuances qui justifiaient une reprise pour Jean-Loup Hubert : «*quelquefois c'était une intonation de voix, ou une attitude, ou une légère altération du décor*».

MOTEUR

Il goûtait aussi les «moteur» avant et les «coupez» après chaque scène ; et aussi la concentration des acteurs - secouant la tête façon Carmet, bagarreur façon Boh-

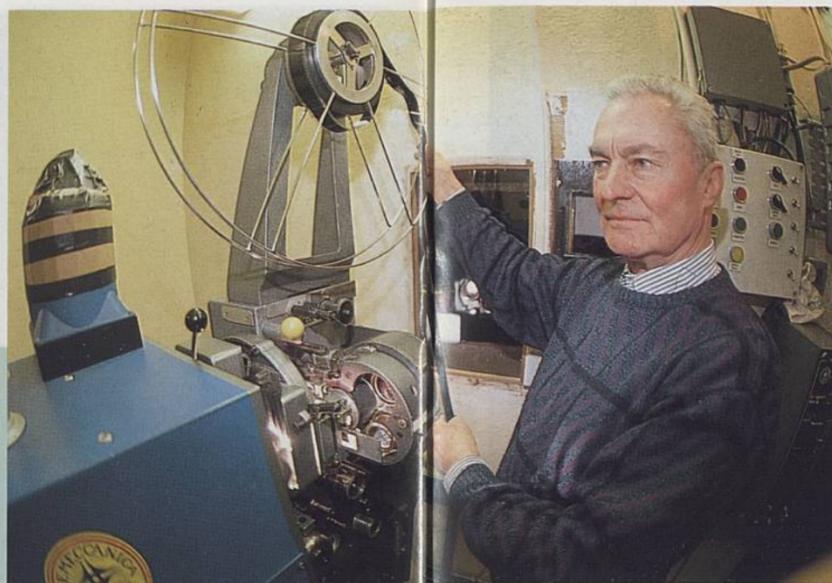
LUCIEN HARDOUIN

Les cinés de quartier s'en sont allés, sauf le Saint-Paul. Il tient grâce à un cœur qui bat pour lui depuis quarante huit ans : celui de Lucien Hardouin. Ce dernier était déjà projectionniste quand Jean-Loup Hubert, tout gamin, fréquentait la salle aux fauteuils rouges. Une salle à laquelle le cinéaste a rendu hommage en choisissant d'y visionner les «rushes» de La Reine Blanche, au jour le jour. Tous ces petits bouts de film dans le désordre, Lucien Hardouin les a regardés passionnément, parce qu'à 66 ans, c'est la première fois qu'il était en amont du rêve.

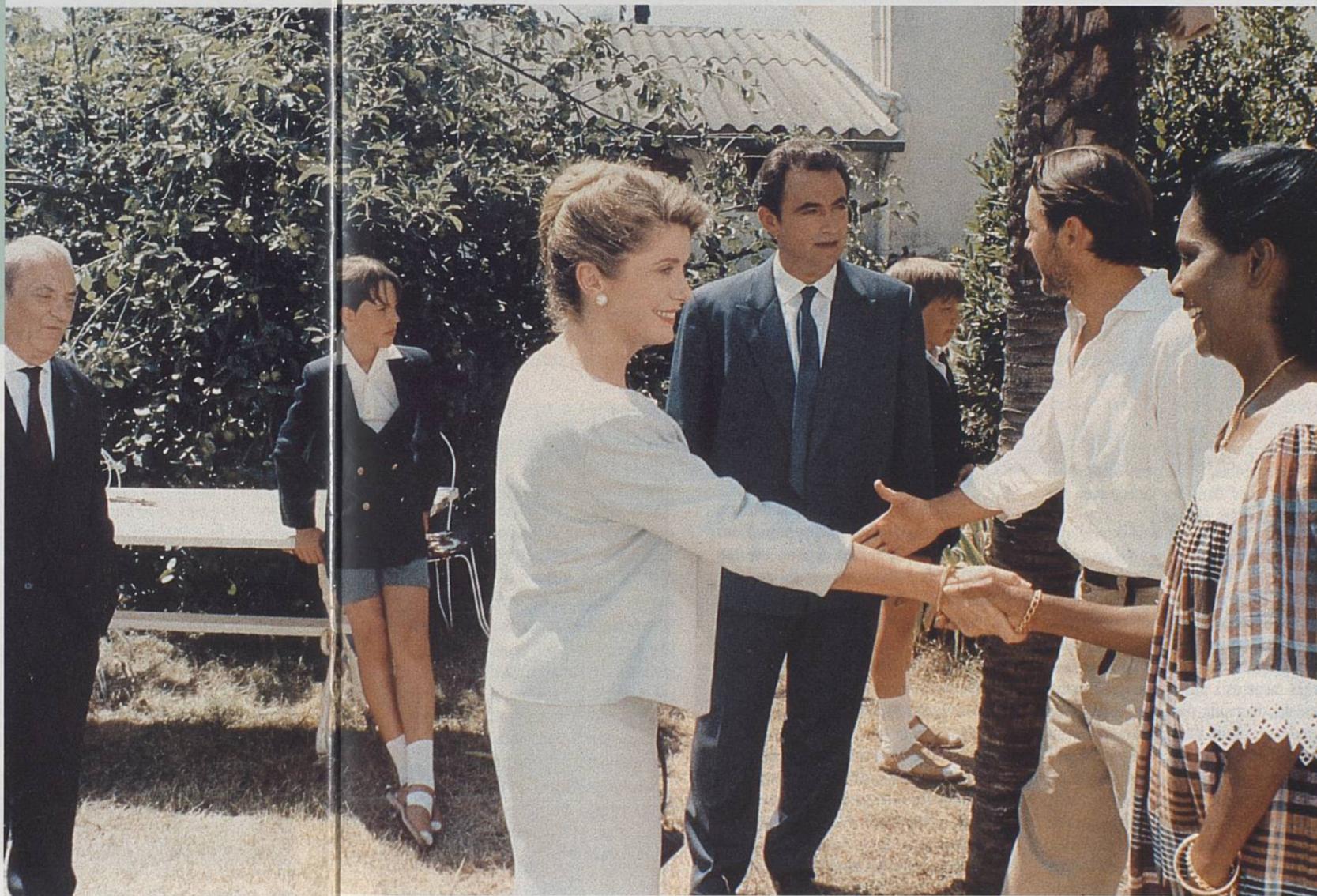
ringer ou insondable comme l'est Deneuve : «*elle est là, elle attend le top et elle part, la concentration toute intérieure*». A la fin des scènes, il appréciait les «parfait !» de Jean-Loup Hubert, se réjouissait d'un éventuel «merde !» de Jean Carmet sur la bande son. «*Il semble que les gens étaient heureux*» conclut-il simplement.

A voir toutes ces séquences dans le désordre, s'est-il fait une idée du film ? «*C'est bien fait. Des choses simples, simplement dites, avec humour. Fidèles à l'ambiance de l'époque. Ça m'a fait plaisir de revoir un décor oublié... depuis le temps des roquios. Ça m'est arrivé de les prendre pour aller travailler chez Dubigeon. Mais, Trentemoult le dimanche, c'était la promenade, les guinguettes, les frites et les galettes, prendre un verre et danser !*»

Le cinéma Saint-Paul, Lucien l'a connu à sa construction, en 1936, en tant



Lucien Hardouin dans sa cabine.



que spectateur : il n'avait que 12 ans. Pendant l'occupation, le Saint-Paul a fermé. Pourtant en 1943, quand les projectionnistes, les deux frères Chapeau, Etienne et Marcel, sollicitent l'aide bénévole de Lucien, tout repart. «*J'avais 19 ans et j'étais ajusteur. Mais j'ai toujours aimé le cinéma. Avec Jean Hervé, qui était électricien, nous sommes devenus projectionnistes. Et j'y suis resté, toujours bénévole. Le cinéma ne pourrait pas tenir autrement*».

SECRET

Dix sept ans ajusteur aux Chantiers de la Loire, vingt-huit ans employé d'une société HLM et maintenant en retraite, il s'occupe toujours avec ferveur du Saint-Paul, heureux qu'il ait résisté au déclin qui

le menaçait : «*en 1955, on faisait presque 60 000 entrées alors qu'aujourd'hui on en fait 20 000. Mais bien que «L'Artistique» et le ciné de patro de Rezé-Bourg aient disparu, le Saint-Paul est toujours vivant. Et cette année, la fréquentation a augmenté de 14 % !*»

Le secret du Saint-Paul ? Une équipe de 35 bénévoles, où les jeunes prennent une large part. «*Tous les premiers lundis du mois, on se réunit pour faire la programmation. On regarde les scénarii et on essaie de satisfaire tous les âges. Nos choix sont plutôt orientés vers la jeunesse pendant les vacances scolaires et vers le 3^{ème} âge les troisièmes mercredis du mois. Nous sommes également ouverts aux festivals*».



▶ Mais ce n'est pas facile de lutter contre les grands, malgré l'Agence pour la distribution qui fournit des copies aux petites salles. Pas facile non plus d'obtenir des courts métrages : «il faudrait vraiment les encourager. Déjà, les actualités ont disparu. La voix du speaker, c'était superbe ! Et puis, une première partie, ça permet un petit tour au bar...» C'est vrai qu'il est agréable, ce long bar comme on n'en fait plus dans les cinés, avec ses confiseries et ses photos.

RÉTRO

Le Saint-Paul a gardé son charme un peu rétro, mais il s'est fait une grande fraîcheur : nouveau sol dans le hall, moquette dans la salle et de nouveaux sièges rachetés à un cinéma qui fermait. Mais les fauteuils d'origine, en velours rouge assortis aux rideaux de la scène, ont été gardés sur les côtés : «il y avait 525 places mais nous n'en avons conservé que 423, pour plus de confort». Dans la salle vide, il évoque les instants magiques de l'été : «c'est là, dans ces rangs du milieu, que se plaçaient Jean-Loup Hubert et Alain Depardieu. Catherine Deneuve

était beaucoup plus près de l'écran et le cameraman aimait bien être dans le fond...»

Mais c'est dans son jardin secret qu'on sent Lucien le plus heureux : un escalier métallique et c'est «sa» cabine. On se croirait dans l'univers du «Cinéma Paradiso». Il contemple le nouveau matériel avec fierté : «on peut passer tous les formats».

Et qu'a-t-il vu et aimé pendant toutes ses séances ? «A raison de cinq projections par semaine, un film faisant environ 3 000 m de pellicule, ce que j'ai vu ferait plusieurs fois le tour de la terre... Chaque période a apporté de beaux films... Ben Hur, Les Dix Commandements, Les Disparus de Saint-Agil... J'aime bien les films de Claude Berry et j'aime particulièrement ceux de Jean-Loup Hubert, que ce soit «Le grand chemin» ou «Après la guerre». Et puis, les courts métrages ! D'ailleurs Jean-Loup Hubert en a fait et son ingénieur du son aussi : il nous en a passé un cet été. C'était l'histoire d'une famille au Maroc...»

Bagarreur tranquille, il conclut : «tant pis si ce n'est pas rentable, nous

allons pousser vers le documentaire et présenter davantage de cinéma d'art et d'essai...» Aussi longtemps que vivra «son» cinéma, la ville préservera l'une de ses plus belles parts de rêve.

SÉANCES

Le cinéma Saint-Paul présentera «La Reine Blanche» en même temps que Paris, en exclusivité. Jean-Loup Hubert viendra en personne pour commenter son film lors d'une séance.

Rappelons enfin les heures des projections du Saint-Paul : vendredi et samedi à 20 h 45, dimanche 15 h, séances à 15 h le mercredi et le samedi du 1^{er} octobre au 15 juin. Fermeture du 20 juillet au 1^{er} septembre.

Tarifs : 28 F tarif normal ; 21 F pour les moins de 12 ans et les + de 65 ans ; 21 F pour les séances du mercredi à 15 h.

TRENTEMOULT : EXTÉRIEUR JOUR

LE FILM DES ÉVÉNEMENTS

Un tournage qui fait revivre une époque passée c'est une aventure, une animation, un spectacle, des contraintes et une occasion de se souvenir.

Il y eut tout cela sur celui de la Reine Blanche, l'émotion en plus. Flash back sur l'événement de l'année vu par les premiers intéressés : les Trentemousins.



Sur le quai de Trentemoult.

«**U**dimanche noir de monde, on s'est mis des badges «indigènes»... On en avait un peu marre de la foule. Mais ça a fait plaisir à tous les Trentemousins de revoir le ponton... Les «décos» étaient des gars assez marrants. Le peintre «patineur» avait une espèce de sceau d'eau sale : «c'est trop propre ça», disait-il. Ils ont reconstitué la pharmacie comme il y a dix ans : ils l'ont changé au moins trois fois de couleur, de rose à ocre et de ocre à je ne sais plus quoi...» Jacqueline et Henri Landreau pourraient raconter des anecdotes pendant des heures. Surtout sur les performances des décorateurs.

«Ce qui a été très chouette, c'est la maison du Renouveau», qui faisait dans le temps de la mercerie et des colifichets. Les décos ont fait des encadrements ravissants. Dommage que les gens n'aient pas voulu que ce soit fait en dur... Il y avait des tas de choses amusantes : les promeneurs venaient taper sur les murs. «Tu crois que c'est du vrai ou du faux ?» disaient-ils. Et puis, on est ravi des 450 mètres de rembarde. Mais quand on a acheté la maison en 1966, il n'y en avait pas tant que ça : simplement un petit bout le long du «Trou à Lisette»... Et l'épicerie d'à-côté, ils ont fait comme si elle était fermée, en posant un rideau de bois marqué «Primior». Et puis ils ont changé d'avis : c'est

devenu «Dock de l'Ouest». «Zut alors», s'est exclamé le propriétaire, «c'était mon concurrent !»

AGITATION

Mais les Landreau ne cherchent pas à masquer les contraintes du tournage, surtout liées au sablage des rues. «Quelle poussière ! Quand tout s'est terminé les Trentemousins ont été contents de se retrouver entre eux. La foule, le bruit, le sable, le stationnement difficile... tout cela est supportable un peu mais pas trop. Un jour, sans doute désorienté par le monde, les lumières, l'agitation, un petit vieux s'est jeté à l'eau. Le tournage s'est arrêté et on a pu le repêcher.»



Jacqueline Landreau, Gilles Bondus et Simone Leray.

«Heureusement, les techniciens et les acteurs se sont toujours bien comportés, s'intéressant même à la population du village. Bohringer par exemple, en rencontrant un type dans un bistrot, lui a dit : «ce qui m'intéresse, c'est toi. Où est-ce que tu travailles ? A la savonnerie ? Est-ce que je pourrais y aller...» Le café-tabac a souvent vu Carmet et Bohringer, et, depuis, son propriétaire, Bernard Marsac, a fait éditer des cartes postales et des briquets-souvenirs de La Reine Blanche. Le patron du Poussin Rouge, lui, n'arrêterait pas de dire : «si j'étais courageux, j'ouvrierais le dimanche...», mais il a choisi le repos... Une qui a été contente, c'est la petite boulangère qui venait d'acheter sa boutique : elle a été dévalisée par une marée humaine ! La Reine Blanche a certainement apporté à Trentemoult, mais les propriétaires ne l'ont pas attendue pour embellir leur maison. Trentemoult est un lieu privilégié et la ville a fait énormément d'efforts pour l'amélioration du site».

Guy Chailleux, lui, a vécu le tournage avec beaucoup de détachement. Pourtant, le maître de port a connu en ce chaud mois de juillet, la sueur froide de sa vie : «pour masquer le port, ils ont échoué une grosse barge le long du quai ; elle était amarrée par des anneaux au parapet mais ça tirait tellement dur que deux anneaux ont cassé : le quai menaçait de s'effondrer !» Mais si Guy Chailleux a gardé son calme et son quai, Simone Leray s'est plongée avec délices dans le tourbillon du cinéma.

IMAGES VOLÉES

Simone Leray a tout d'une vieille dame indigne : à 66 ans, elle a trompé malicieusement les gardes et autres vigiles, pour le plaisir de voler des images

interdites. Résultat : 450 photos de tournage. Cachée derrière les camions, confiant même, la vilaine, son appareil à des bambins-à-qui-on-ne-peut-rien-refuser, elle a ainsi chipé de jolis moments de «La Reine Blanche». Avouons que certains lui offraient gentiment la pose. Pouvait-on le lui refuser ? Jean-Loup Hubert n'avait-il pas dit que c'était grâce à elle qu'il avait pu refaire tout le quai ? Parce que Madame Leray, outre son goût pour la photographie a aussi celui de la carte postale : dix ans qu'elle les collectionne, ce qui fait environ 2 000 cartes, dont une bonne partie est consacrée à Trentemoult.

Grâce à «La Reine Blanche», son magasin, fermé depuis 1975, a retrouvé une belle enseigne «Cycles Peugeot» et la communauté a vu ses archives s'enrichir : Simone Leray est généreuse et distribue allégrement ses instantanés.

Toutes ces photos véhiculent les souvenirs du tournage et plus largement les souvenirs du passé de Trentemoult. Cette plongée dans l'histoire du village, Gilles Bondus y est plus sensible que tout autre. C'est vrai qu'il connaît son Trentemoult sur le bout des doigts : il y vit depuis sa naissance, en 1928. Mais s'il relève avec une bonhomie joviale quelques non-conformités d'époque, il reconnaît que «sur les quais de Trentemoult, c'est vraiment super ce qu'ils ont fait... Ça m'a rappelé des souvenirs de jeunesse, ça m'a ému».

«Pour aller à l'école, il fallait passer le Seil, le petit cours d'eau qui traversait là où est Leclerc maintenant. Tout l'hiver il débordait et quand il gelait, on passait à travers la glace. On barbotait les balais pour faire des pics à traîneaux et on cachait le tout dans les haies. A cette



Grandes manœuvres sur le quai.



Un tournage : de l'agitation et du repos...

époque, ce n'était que prés et marécages. Il y avait un petit pont dans l'avenue des marronniers qui donnait en face de l'église Saint-Pierre».

AMBIANCE

«On faisait tous du bateau en Loire : on montait à cinq sur une vieille chambre à air de camion, avec des pelles en fer comme pagaies. Et on ne savait même pas nager. Mais il y avait moins de courant que maintenant... On se baignait, le sable était propre et toutes les grands-mères rinçaient leur linge au bord de l'eau puis mettaient leurs draps à graler au soleil... Et puis on allait à la pêche aux grenouilles, aux brochets, à l'aloise, quand l'eau se retirait des marais. On mettait des têtards en bocaux et, au moment des foins, on allait jouer dans les meules».

Avec La Reine Blanche, Gilles Bondus a retrouvé ce temps de la convivialité : «il y avait une bonne ambiance. Avec les gars, on parlait. On était bien content que

ça se passe chez nous. Un soir, en attendant tous le «top» du tournage dans la rue Pascal, on s'est raconté les histoires de «la cour des miracles», juste derrière. C'était du pique et du carreau cette cour-là, avec de fréquentes bagarres à cause des filles...»

Les projecteurs se sont éteints sur Trentemoult mais n'allez pas croire que l'ancienne île s'est endormie. «Nous avons une vie de village extraordinaire, précisent Jacqueline et Henri Landreau ; s'il n'y a de réguliers que les feux de la Saint-Jean et la fête du pays, fin septembre, à une occasion ou à une autre Trentemoult est capable de tourner en folie pendant deux ou trois jours. Quand il y a des réjouissances, on les fait tous ensemble. Quand il y a fête de famille chez les Choëmet, le feu d'artifice est pour tout le monde. Et quand Gaston Larose a fêté ses 75 ans, il trônait sur un char en lançant aux dames : «préparez vos tomates, Gaston fait la farce !» Alors, Trentemoult a-t-il beaucoup changé ?

M É M O I R E D E L ' E A U

La Reine Blanche est le 5^{ème} film de Jean-Loup Hubert. Le réalisateur – qui a passé son enfance à Rezé – évoque pour nous ses souvenirs, son travail, ses rapports avec la critique. Cette interview est la reprise de celle que Rezé-Magazine avait publiée en juillet dernier.

JEAN-LOUP HUBERT : L'ENFANCE DE LOIRE

□ Rezé-Magazine : Vous avez vécu longtemps à Rezé ?

■ Jean-Loup Hubert : Oui, de 5 à 17 ans. Je suis né dans une clinique à Nantes et, à l'époque, ma famille vivait à Rouans. A l'âge de 5 ans, j'ai débarqué à Trentemoult et j'y suis resté pendant 2 ans et demi. Ensuite, mes parents ont fait construire au Moulin à l'Huile où ils habitent toujours.

□ R.M. : Quelle a été votre vie ici ?

■ J.L.H. : J'ai fait plein de petits boulots : manœuvre à Sud-Aviation, plongeur en extra aux salons Mauduit. J'ai suivi un apprentissage de peintre en bâtiment au lycée Michelet à Nantes où je ne suis même pas resté six mois... J'ai tenté ma chance comme dessinateur à Presse-Océan et comme employé à l'Observatoire économique de l'Ouest. On m'a aussi refusé aux Beaux-Arts : il fallait le BEPC et je n'avais que le certificat d'études...

□ R.M. : Et à 21 ans, vous allez vivre définitivement à Paris ?

■ J.L.H. : Oui. Je suis parti comme un provincial qui «monte» à Paris avec des ambitions, des rêves et beaucoup de naïveté. Quand j'ai quitté Rezé pour la capitale, fin 67, j'avais sous le bras une guitare, un carton à dessin et une vieille Underwood portative que ma mère m'avait achetée à la salle des ventes... Je partais avec des envies d'écrire, de dessiner, de faire de la musique.

□ R.M. : Pas du cinéma ?

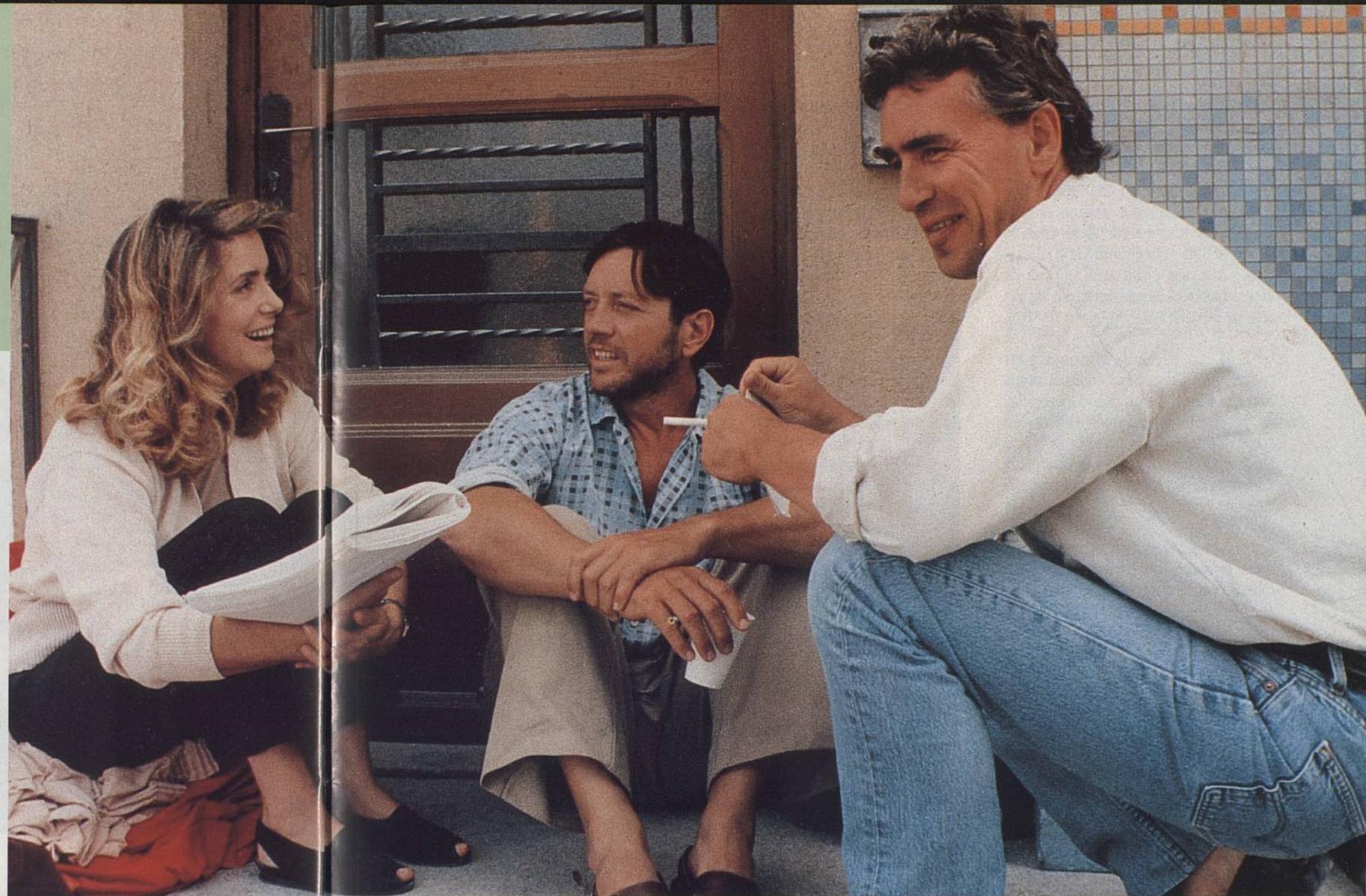
■ J.L.H. : Non pas du tout. Le cinéma est venu dans ma vie bien plus tard et par hasard. Ecrire était, je crois, mon rêve le plus ancien. Dès l'âge de 12 ans, j'envoyais aux éditeurs des nouvelles – malheureusement sans succès... Que ce soit pour le dessin, la musique, l'écriture ou le cinéma, mon chemin est celui d'un autodidacte.

□ R.M. : Votre enfance trentemousine vous a donc marqué au point de vouloir y faire un film ?

■ J.L.H. : Et oui ! J'y ai pourtant peu vécu et mes souvenirs sont ceux d'un très jeune enfant. Mais j'ai toujours gardé en moi la mémoire de ce lieu si particulier où vivent des gens si attachants : à la fois repliés sur eux-mêmes – comme le sont le village et ses rues – et très ouverts sur le monde puisqu'une bonne partie des hommes travaillaient dans la marine.

□ R.M. : Trentemoult est donc pour «La Reine Blanche» plus qu'un simple décor ?

■ J.L.H. : Tout à fait : c'est un personnage à part entière du film. Je suis frappé par le fait, qu'ici, rien ou presque n'a changé : le calme incroyable des rues et leur sonorité unique sont intacts. Et puis Trentemoult est resté un vrai paradis pour les enfants.



Détente et répétitions.

□ R.M. : Quels souvenirs vous viennent spontanément en mémoire lorsque l'on évoque Trentemoult ?

■ J.L.H. : Je me souviens d'inondations extraordinaires ou de congères sur la Loire quand le fleuve était gelé. J'ai encore une photo de moi, place des Filets dont le sol était recouvert de glace. Pendant cet hiver-là, nous allions dans les champs inondés et gelés, sur l'actuelle zone industrielle qui était alors une patinoire idéale !

□ R.M. : Les bateaux faisaient partie de votre univers ?

■ J.L.H. : Et comment ! Leur présence était très forte : je les regardais arriver, partir. Maintenant la Loire est un peu vide mais – privilège du cinéma – je compte bien la faire revivre l'espace d'un tournage et faire renaître en même temps une part de mon enfance.



Mise en place et réglages.

□ R.M. : Votre cinéma développe une vision neuve de l'enfance et privilégie son monde. Même les personnages de La Reine Blanche – pourtant adultes – sont un peu restés des enfants ?

■ J.L.H. : Pas exactement des enfants. Ils sont plutôt des adultes immatures : leur maturation a été bloquée par quelque chose d'important qu'ils n'ont pas vécu et que le film raconte. Ceci dit, c'est vrai que leur fragilité, leur tendresse, leur violence parfois naïve vient de cette part d'enfant qu'ils ont gardé en eux et qui leur donne cette sensibilité si aigüe et si particulière. De ce point de vue, mes personnages me ressemblent.

□ R.M. : Ils vous ressemblent et vous utilisez d'ailleurs une matière autobiographique dans vos films ?

■ J.L.H. : L'autobiographie me sert à élaborer des fictions, à planter un décor,

des caractères. Ensuite l'écriture prend le relais et tout mon travail reconstruit, à partir d'éléments vécus, une réalité totalement imaginaire.

La Reine Blanche par exemple a existé ; elle s'appelait Mireille Josépho et était très amie avec ma sœur aînée. Mais la Reine du film - qui en contient d'ailleurs deux - n'a rien à voir avec ce point de départ bien réel et son histoire n'est pas celle de Mireille.

□ R.M. : Richard Bohringer est comme un fil rouge qui court dans vos derniers films.

■ J.L.H. : La plupart des metteurs en scène ont des acteurs préférés et même fétiches. On m'avait dit pis que pendre sur Richard, sur son comportement et il traînait une réputation détestable. mais j'ai découvert un acteur avec un caractère, certes très marqué, mais surtout, totalement généreux. Quand il joue, il donne tout. A chaque scène, il met en jeu sa vie, ses blessures, ses enthousiasmes ; il ne triche jamais. Pour un cinéaste, une telle personnalité est une aubaine.

Et à l'inverse, si notre complicité est évidente, c'est que je lui apporte un univers qui lui convient et lui permet d'aller plus loin.

□ R.M. : La discrétion de la critique semble en décalage avec le succès public de vos derniers films...

■ J.L.H. : Mon travail déconcerte les critiques qui se partagent à mon égard en trois tiers : le premier enthousiaste voire dithyrambique, le second favorable avec certaines réserves et le dernier, hostile voire haineux. Ce dernier tiers me stimule car j'ai toujours envie de convaincre les plus réticents.

□ R.M. : Mais les choses évoluent ?

■ J.L.H. : Oui et plutôt dans le bon sens. Télérama par exemple avait éreinté «Le grand chemin» à sa sortie. Mais, deux ans après, à l'occasion de son passage télé, l'article était superbe : le succès public du film, le recul et une réflexion plus globale sur mon travail avaient fait leur œuvre. Le journal Libération également a publié un papier très favorable sur «Après la guerre» qui commençait par : «On avait loupé Le grand chemin, on a eu tort».

Cette évolution me fait très plaisir mais elle n'est pas essentielle : je creuse mon sillon et que les critiques me suivent ou non, peu importe !

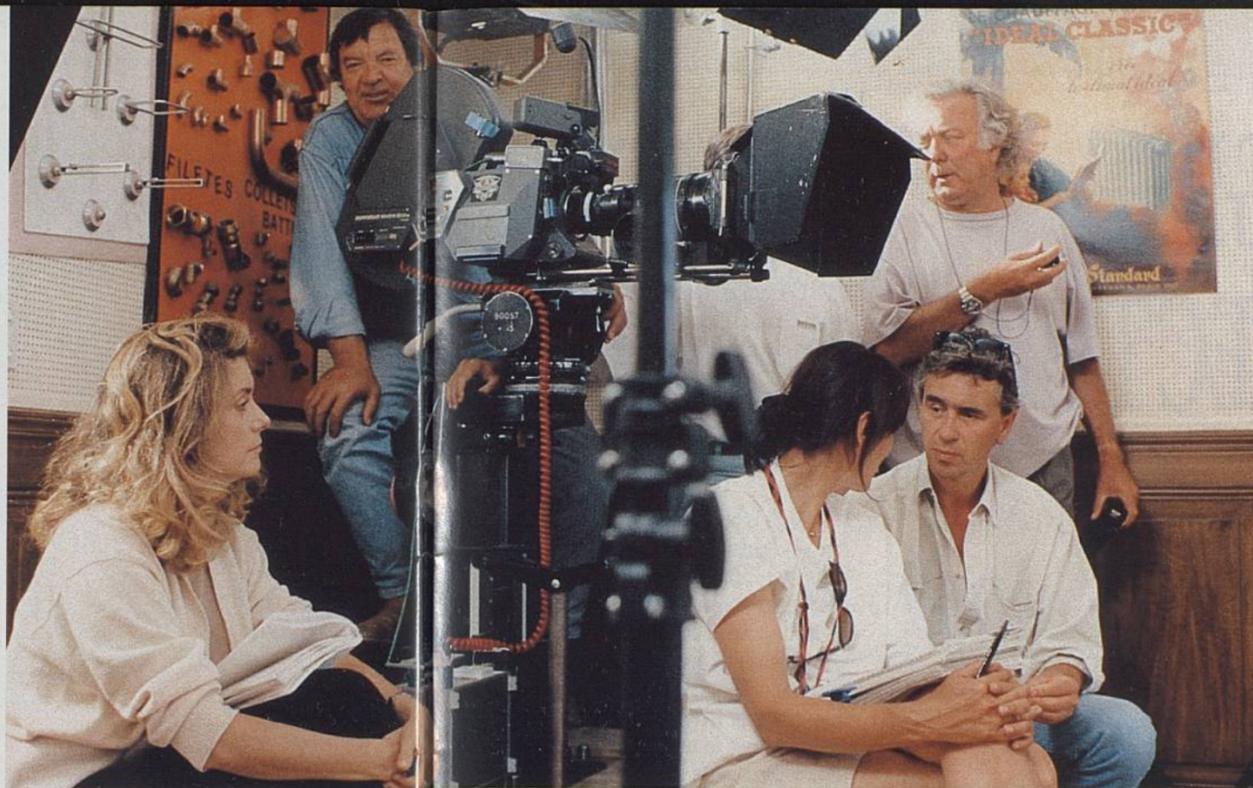
Depuis «Le grand chemin» notamment, le rapport privilégié que j'ai avec mon public

est infiniment plus important que tout le reste. Je dis cela en toute sincérité et sans la démagogie liée parfois au succès...

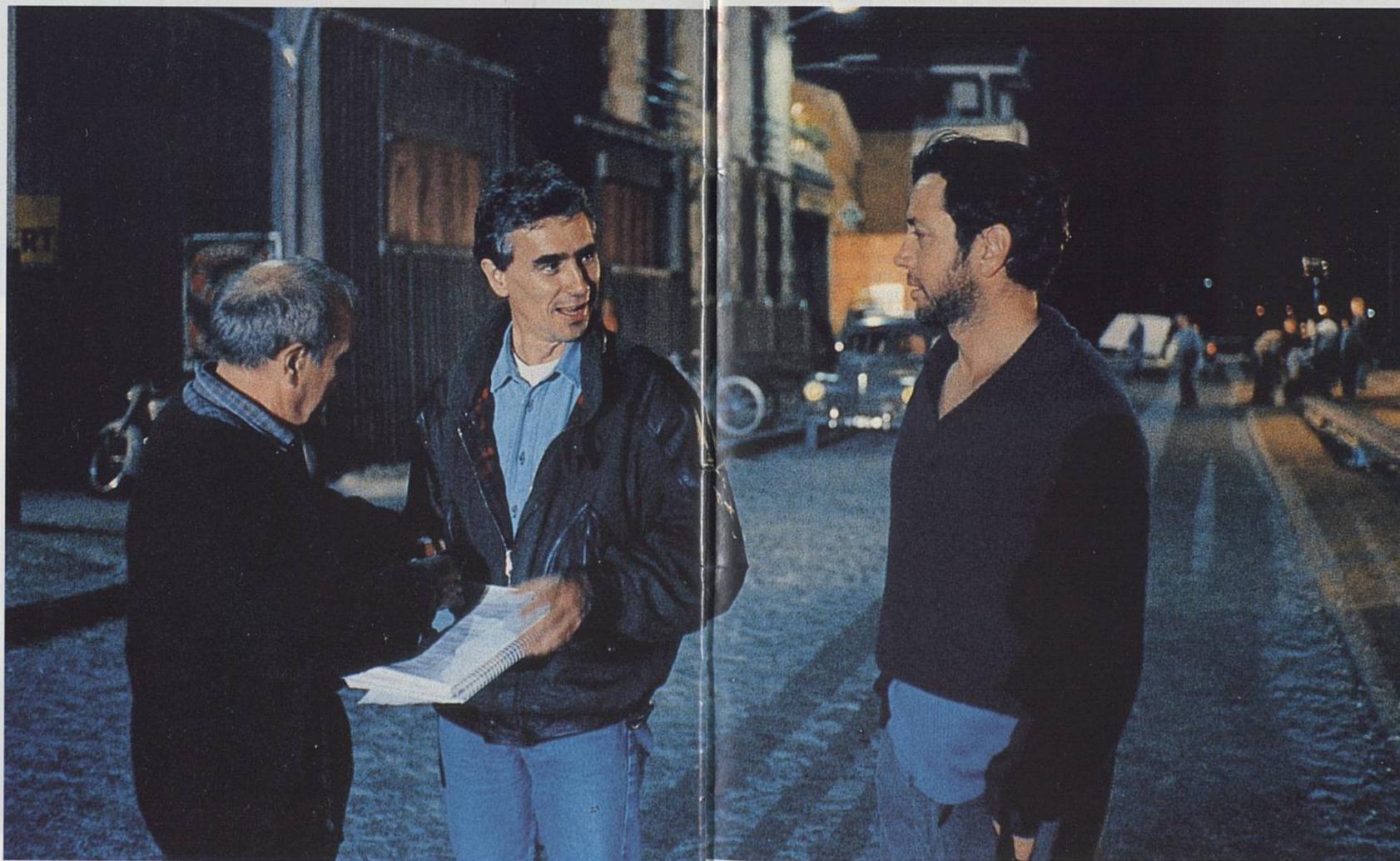
□ R.M. : Si les spectateurs sont émus, que dire des gens qui habitent sur les lieux de tournage et qui revivent, grâce à vous, leur jeunesse ?

■ J.L.H. : J'ai une conscience très aiguë de réveiller une mémoire enfouie, des images effacées, des souvenirs de drame ou de fête. Lors du tournage du «Grand chemin» à Rouans, les gens ont remis le nez dans leur album de photos, ils ont endossé leurs anciens vêtements pour faire de la figuration... Le village a fait une sorte de voyage dans le passé qui a laissé à son tour des traces très fortes...

Toute cette émotion qui a entouré le tournage se voit à l'écran. Je suis sûr que Trentemoult a revécu une semblable ferveur. Ce lieu a une âme collective tellement marquée.



Derniers détails avant le clap.



Trentemoult, extérieur nuit.

LA VOIE ROYALE

Contrairement - à ce que l'on pourrait penser, Jean-Loup Hubert n'est pas le réalisateur du fameux film «Le sergenti del Bengala» avec les inoubliables stars que sont Andrea Bosis et Wandesa Guida. Il s'agit en effet d'une production italo-espagnole de 1965 mise en scène par un Hubert, mais prénommé Humphrey, comme Bogard. Cette année-là, le jeune Jean-Loup n'avait que 16 ans puisqu'il est né le 4 octobre 1949, à Nantes.

Il fallut attendre 1981, pour que les gazettes célèbrent un double avènement : celui de François Mitterrand à la Présidence, celui d'Hubert, Jean-Loup, au grand écran. C'était l'état de grâce, le film s'intitulait «L'année prochaine si tout va bien». Isabelle Adjani et Thierry Lhermitte, jeune couple à la recherche de son identité, exposaient ici des problèmes de cohabitation. Problèmes non résolus, sans doute, puisqu'en 1984, sans Abd El-Kader, Victor Lanoux, en compagnie de Josiane Balasko, partait à la poursuite de son épouse infidèle. Scénario des banlieues, «La smala» qui réunissait également Dominique Lavanant et Thierry Lhermitte (un habitué), obtenait le prix du film anti-raciste décerné par la revue «Autrement».

Autrement dit, Jean-Loup Hubert était en bonne voie. Pas étonnant donc qu'avec «Le grand chemin» en 1987, il obtienne le prix Georges de Beaugregard (meilleur réalisateur), le grand prix de l'Académie nationale du cinéma, le prix Paul Vaillant-Couturier, le grand prix du Kinder festival de Franckfort, le grand prix de la jeunesse I.S.C., le grand prix de l'Unicef. Et qu'aux Césars, Anémone et Richard Bohringer se voient consacrés meilleurs actrice et acteur. Rouans entrerait dans la légende avec son bistrot, son clocher et ses verts paturages.

D'aucuns auraient dit «Au revoir les enfants». C'était sans compter sur le jeune Antoine Hubert, vedette du «Grand chemin» et de son petit frère, Julien, qui allaient retrouver Richard Bohringer dans «Après la guerre», une escapade militaro-sentimentale. Sur les écrans, l'année du bicentenaire de la Révolution.

Fidèle en amitié, fidèle aux souvenirs, Jean-Loup Hubert s'était promis de revenir au pays d'enfance. Au printemps 1990, il est sur les bords de la Loire pour son cinquième long-métrage : une production d'envergure. C'est Trentemoult et la place des Filets. C'est Nantes et son carnaval. C'est l'ami Bohringer. C'est une reine qu'on fête. Elle s'appelle Catherine. Ce sera «La Reine Blanche».

IMAGES D'ARCHITECTURE



Jean-Christophe Ballot à la caméra.

COURT-MÉTRAGE HÔTEL DE VILLE

Jean-Christophe Ballot est architecte, photographe et cinéaste. Il vient de réaliser un court-métrage sur l'architecture de l'hôtel de ville qui va passer en première partie de la Reine Blanche.

Cette œuvre marque une date : elle est la première dans l'histoire du cinéma à utiliser une caméra dotée d'un objectif à décentrement. Explications.

« **L** architecture de qualité raconte toujours une histoire ; elle joue sur la théâtralité, la découverte progressive, la surprise, le climat... tout comme un scénario ». C'est à partir de ce constat que Jean-Christophe Ballot a construit son film qui suit le cheminement que propose le bâtiment : vues extérieures autour de l'édifice, entrée

permet de garder les verticales parallèles au bord du cadre et elle leur évite de « tomber ». Bref toutes les lignes du bâtiment restent sur l'image conformes à ce que l'œil voit dans la réalité.

Cette nouveauté permet à J-C Ballot toutes les audaces, notamment les mouvements de grues « contrariés ». Un exemple : la caméra entre dans l'hôtel de ville, le bâtiment reste fixe mais les jardins semblent s'enfoncer sous terre ; un plan de l'image reste constant mais l'espace bascule...

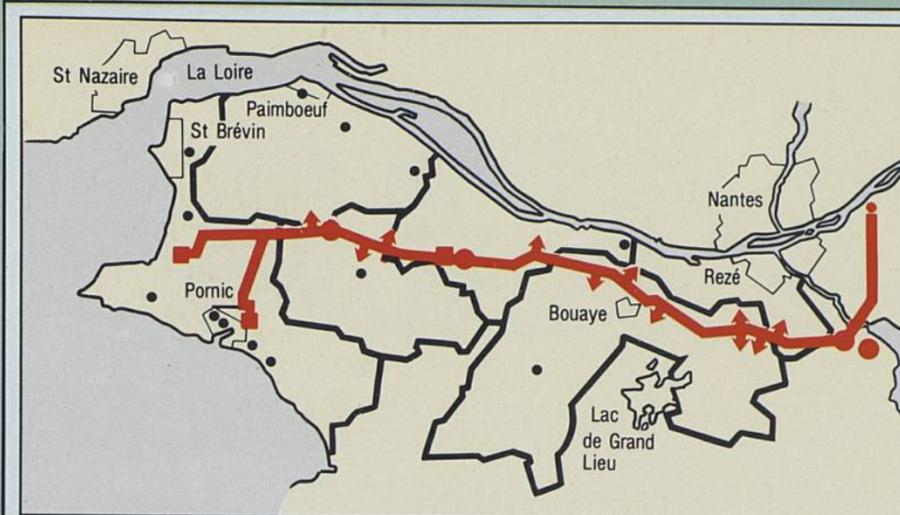
Mais la performance technique resterait glacée dans l'émotion, sans le talent. Celui de J-C Ballot s'appuie sur l'élégance des lignes d'Anselmi et nous offre un hôtel de ville, dans toute sa dimension symbolique et presque fantastique. On se souviendra longtemps de ce lent travelling avant, le long de la salle des colonnes... Là, tout le mystère et la beauté du lieu, à l'ambiance de palais égyptien, se révèlent à l'image.

La Reine Blanche va donc emmener dans son sillage un petit frère de cinq minutes et dix secondes qui mérite sa place dans la grande cour du cinéma. Messieurs les directeurs de salle, n'oubliez pas le court-métrage avant le grand film... (1)

(1) La loi oblige les exploitants à diffuser un court-métrage avant chaque film. Malheureusement, ces derniers préfèrent souvent payer une amende et ne pas en diffuser : l'amende leur coûte beaucoup moins cher que ne leur rapporte la publicité qui prend la place du court-métrage. Le spectateur peut exiger le remboursement de son billet si la séance ne comporte pas de court-métrage... mais personne ne songe à le faire. Heureusement pour les exploitants durement secoués par la chute vertigineuse des entrées...

PARCOURS

Jean-Christophe Ballot est architecte, photographe, cinéaste et diplômé de l'école supérieure des Arts Déco. En tant que photographe, il a exposé à de nombreuses reprises à Paris et le Metropolitan Museum of Art of New-York ainsi que la Bibliothèque Nationale possèdent quelques uns de ses tirages. En 1990, il a été lauréat du Prix de Rome et va donc travailler à la Villa Medici. En tant que cinéaste, il est diplômé de la FEMIS et a réalisé plusieurs documentaires, sur Dieter Appelt ou l'agence Magnum par exemple. Son court-métrage Anselmi : un Hôtel de Ville a bénéficié d'une aide à la réalisation de la ville de Rezé.



DIRECTION
RÉGIONALE
CENTRE-OUEST

4, avenue Louis-Barthou
44200 NANTES

SECTEUR ET
AGENCE DE REZÉ
2, rue du Haut-Landreau
BP 165
44404 REZÉ CEDEX

GESTION DE SERVICES PUBLICS D'EAU POTABLE ET D'ASSAINISSEMENT



COMPAGNIE DES EAUX ET DE L'OZONE

BUREAUX OUVERTS DE 9 H À 12 H ET DE 14 H À 16 H 30 SAUF VENDREDI APRÈS-MIDI, LES SAMEDI ET DIMANCHE
PERMANENCE POUR SERVICE D'URGENCE... TÉL. 40 04 06 06



Construit à Rezé

"Le Hameau des Landes"
Rue Emile Blandin
MAISONS 5 et 6 PIÈCES

"Le Bois de Rezé"
Rue Théodore Brosseau
MAISONS 4, 5 et 6 PIÈCES

EN PROJET

"Le Parc de la Classerie"
Rue de la Classerie
MAISONS 4 et 5 PIÈCES
APPARTEMENTS 2 et 3 PIÈCES
TERRAINS de 300 à 550 m²
(Libres de Constructeurs)

TOUTE LA CONSTRUCTION IMMOBILIÈRE FAMILIALE

10 rue de Bel-Air (Talensac) **40 99 40 99** 44000 Nantes

A LOUER sur Rezé & département 44



- appartements
- pavillons
- bureaux
- locaux commerciaux

Contactez-nous au
40 16 90 00

8 AVENUE DES THEBAUDIÈRES-BP 187-444802 SAINT HERBLAIN CEDEX

BIEN HABITER, BIEN VIVRE

à
REZÉ



HAMEAU
DE BEL-ÊTRE
Le Jaunais.

Réalisation de pavillons locatifs

8, rue de Chateaubriand
44042 NANTES cedex 01



40 41 35 35



**CHAMPION DE FRANCE
POUR LA QUALITÉ
DE L'ACCUEIL COMMERCIAL**

**6^E EN 1989, RENAULT REZÉ A,
CETTE ANNÉE, ÉTÉ CLASSÉE* 1^{RE}
SUR 102 CONCESSIONS RENAULT
EN FRANCE POUR L'ACCUEIL
COMMERCIAL DANS LA CATÉGO-
RIE DES ENTREPRISES DE PLUS DE
2 000 VÉHICULES NEUFS.**

* ENQUÊTE BVA réalisée pour Renault, du 23.03.90 au 17.06.90
sur 169574 questionnaires expédiés sur la France entière.

CORA
C'est Champion!

100, ROUTE DES SORINIÈRES - REZÉ - TÉL. 40.84.49.49

